


17265 51/29.
F.
6. 10. ff

par Gervaise Avocat
Paris 1738.
(Barbier N.° 11481)

MEMOIRES
DE
MADEMOISELLE
DE
BONNEVAL.

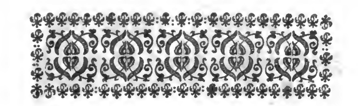


MEMOIRES
DE
MADEMOISELLE
DE
BONNEVAL.

*ECRITS PAR M***.*



A LA HAYE,
Chez JAQUES van den KIEBOOM.
M. DCC. XXXVIII.



PREFACE.

La curiosité fut le seul apanage.
Dont Eve dota les Humains,
Et tous au fond du cœur nous avons quelques grains
De ce commun héritage.
Le Vayer avoit fait un Livre:
Barbin, pressé de le payer,
Lui jura sur son Dieu qu'il n'y pouvoit pas vivre;

Que quoique décoré du nom de
Le Vayer,
Le titre n'avoit point amené de
pratique
Et que le Livre tout entier
Gisoit encor dans sa Boutique,
D'où bien-tôt il feroit le saut chez
l'Epicier.
Le Vayer qui prenoit, pour un
tour du métier,
Ce compliment trop véridique,
Veut par ses propres yeux s'éclair-
cir de ce fait,
Il entre & trouve qu'en effet
Barbin, helas! quoique Libraire,
Sur ce sujet,
N'avoit été que trop sincere.
Pere Barbin, dit-il, un peu de
patience,

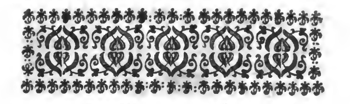
Avant qu'il soit deux jours, ou je
suis un coquin,
Je prétens voir ici venir en af-
fluence
Et l'honnête-Homme & le Faquin.
Si vous vouliez toujours. . . . oui,
oui, dit le taquin,
Il faut encor payer d'avance...
Il le fit, & l'Auteur obtint une
Défense
De vendre le susdit Bouquin...
Avis aux Curieux; on y court; on
s'empresse:
La vente prend un tour heureux:
Le Livre tous les jours se vend
de mieux en mieux,
Et va tout de nouveau faire gémir
la presse
Aux dépens de mes Curieux.

Puis-

Puissiez-vous, ami Lecteur,
Etre pris par la même amorce;
Ne cherchez ici que l'écorce;
Si vous voulez du beau, néant & serviteur.



ME-



MEMOIRES
DE MADEMOISELLE
DE
BONNEVAL.

JE vous obéïs, Monſieur : votre curioſité ſera ſatisfaite ; vous la borniez à ſçavoir l'hiſtoire de l'aimable perſonne dont vous m'avez quelquefois entendu parler. Je vous accorde plus que vous ne me demandez ; vous aurez encore la mienne, où vous allez voir mon cœur à découvert. Il n'eſt plus en mon pouvoir de vous diſſimuler le ſujet de ces

ſoupirs & de cette mélancolie dont vous m'avez fait ſi ſouvent la guerre infructueuſement. Puiſque vous avez gagné ſur moi que je vous mette par écrit le détail de ces avantures que vous me demandez, je ne puis le faire ſans vous conter en même tems les miennes; elles ſont inſéparables. Vous m'allez voir érigé en héros de nos Romans modernes: je croi déja vous entendre rire du perſonnage que je vais jouer. Eſt-il poſſible, direz-vous? Quoi, ce Philoſophe auroit auſſi ſenti la puiſſance de l'amour? Oui, Monſieur, très-poſſible; eh, qui n'a pas éprouvé le pouvoir de ce petit Dieu! Il nous attend ſouvent où nous l'attendons le moins.

Un des jours de l'été dernier, je me trouvai dans le jardin du Palais Royal; j'étois ſeul, & je vous avoue que je ne fus pas long-

tems

tems ſans chercher compagnie. Nous ne ſommes pas les derniers à nous ennuyer de nos propres idées. L'homme eſt fait pour la ſociété. J'apperçus de loin de B*** & le jeune de ***. Je courus à eux, & nous liâmes converſation. Après quelques tours de promenade, nous prîmes place ſur un banc à côté de deux Dames qui y étoient déja. Notre entretien rouloit ſur les piéces de théâtre. Vous connoiſſez de B***; il fait des vers, c'eſt tout dire. Il trouva le moyen d'enchaſſer ſes ouvrages dans la converſation, déja fort ennuyeuſe par elle-même, & ce fût à ne point finir. Apparemment que les Dames nos voiſines s'ennuyerent de nous entendre; car la plus âgée ſe leva aſſez bruſquement, & dit à la jeune, aſſez haut pour que nous n'en puſſions prétendre cauſe d'ignorance, *Ce*

ſont des Auteurs: quel ennui!

Le départ de ces Dames m'affligea; la beauté & les graces de la jeune m'avoient attaché. Son abſence me cauſoit déja des regrets. Pour que les choſes ſoient dans les regles, je vois qu'il faut vous faire le portrait de ces Dames; je ne ſçai pourtant pas trop ſi c'eſt ici la place de ces portraits: à tout hazard je vais les y mettre: je n'aime pas à retourner ſur mes pas, & duſſent-ils être mal en cet endroit, contentez-vous d'une ébauche.

La plus âgée étoit la tante de l'autre, femme d'environ trente-cinq à quarante ans, qui a été autrefois aſſez belle, pour le paroître encore aujourd'hui, & qui eſt aujourd'hui aſſez curieuſe de plaire, pour s'imaginer qu'elle plaira toûjours. Au ſurplus, Madame de Valpré (c'eſt ſon nom) eſt une Veuve fort aimable, & que

que j'aurois peut-être aimée, si je n'eusse pas vû sa Niéce. De quoi s'avise-t-elle aussi d'être Tante ? Le brillant de son esprit & de ses manières me plut, mais les graces simples & naïves de Mademoiselle de Bonneval sa Niéce, m'enchanterent.

Un Amant qui se pique de conter fidélement son histoire, devroit être, ce semble, dans l'obligation de rendre compte des mouvemens de son cœur, en même tems qu'il raconte les évenemens qui peuvent les faire naître. Sur ce pied-là, je devrois ici vous décrire les vives impressions que les charmes de cette aimable personne firent tout-à-coup sur mon cœur : je le sçai, mais dispensez-moi de ce devoir. Je vous exprimerois foiblement ce que l'ame sent avec transport. Ces sentimens délicieux qu'il faut éprouver pour les bien con-

noître, on perd à vouloir les définir.

Toute mon attention étoit donc fixée sur Mademoiselle de Bonneval. Mes regards cherchoient à rencontrer les siens ; mes yeux suivoient le mouvement de ses yeux ; je me laissois aller au penchant flatteur qui entraînoit mon cœur vers cet aimable objet ; & loin de me précautionner contre ce plaisir dangereux, je ne le regardois que comme un hommage sans conséquence que je rendois aux graces de cette adorable Mortelle. Je m'y livrois sans réflexion : pourquoi l'Amour, qui s'insinue dans le cœur avec des charmes si séduisans, se repent-il sitôt des plaisirs qu'il y cause ? On seroit trop heureux, si tous les momens qui suivent une passion, ressembloient à celui qui la voit naître : mais hélas ! Ils sont presque

que toûjours marquez par les inquiétudes & le déſeſpoir. Pardonnez ces réflexions à un Amant qui n'a connu de l'amour que ſes deſagrémens & ſes malheurs.

Je le comparerois volontiers, ce petit Dieu malin, à ces folets qui pendant la nuit préſentent aux yeux des voyageurs égarez, un chemin agréable, qui les jette dans un abîme, & de rire (dit-on) quand ils y voyent tomber ces malheureuſes victimes de leur malignité. Voilà l'Amour ! Il nous conduit par un chemin ſemé de fleurs juſqu'au bord du précipice, nous y pouſſe, & rit des larmes que le cruel fait couler. Il daigne pourtant les eſſuyer quelquefois. S'il en étoit beſoin, vous pourriez lui rendre ce témoignage, vous, pour qui il n'eut jamais de caprice. Heureux mortel ! Vous ne formez des

deſirs que pour les voir accomplis, vous riez des peines des Amans; & moi, ſi je redevenois amoureux, je rirois de vos plaiſirs. Ce ſentiment vous ſurprend: chacun penſe différemment ſur ce chapitre. Je croi pour moi, que des plaiſirs qui ne ſont pas achetez par des peines, ne méritent pas ce nom : l'habitude familiariſe, on ne deſire plus : la ſenſibilité s'émouſſe : plus de plaiſirs.

Quel écart ! Vous vous appercevez aiſément que je ne ſuis plus ſoupirant ; je l'ai été : mon rôle ne m'eſt pas échapé, j'y reviens. Je n'oublie pas que je vous dois le portrait de Mademoiſelle de Bonneval.

Vous avez lû des Romans quelquefois : belle demande, m'allez-vous dire ! Qui n'a pas vû de cela ? Vous y aurez trouvé des portraits de belles perſonnes ;

nes ;

nes; ils y fourmillent. Eh bien, tâchez de vous rappeller quelques-uns de ceux qui vous ont le plus frapé : rassemblez tout l'enjouement, tout l'esprit, toute la vivacité de la Brune la plus piquante ; joignez-y les graces touchantes, la noblesse des sentimens, la délicatesse d'esprit, la constance, & toute la tendresse d'une Blonde charmante ; vous voyez Mademoiselle de Bonneval ; vous voyez ses appas & son cœur : je n'outre rien, fiez-vous à un Amant revenu des erreurs de l'amour. Il n'est pas aveugle sur le chapitre de sa Maîtresse, je vous endors ; tréve de digressions : revenons.

Je vous ai dit tout le plaisir que je prenois à contempler Mademoiselle de Bonneval ; c'étoit le premier essai que je faisois de la sensibilité de mon cœur. Jugez par-là de la peine que me cau-

causoit son départ ; mais l'amour ingénieux à me tromper, me déguisa le véritable sujet de ce trouble qu'elle laissoit dans mon cœur, sous le spécieux prétexte du ressentiment qu'il falloit donner à l'espece d'injure que l'on venoit de nous faire en nous traitant d'Auteurs. Le jeune de * * * enrageoit ; de B * * *, qui sentoit toute la justice du reproche, ne disoit mot ; j'y étois pour rien, n'importe ; je pris vivement le parti des offensez : je fis plus ; je me chargeai du soin d'en tirer vengeance ; vengeance pourtant fort douce, & qui se bornoit à connoître ces aimables personnes. Je les abordai au coin d'une allée : Mille pardons, leur dis-je, Mesdames, si je trouble votre solitude. Je ne sçai qui de vous deux a oublié sa tabatiere sur le banc que vous venez de quitter, je vous la rap-

rapporte ; j'étois bien sûr qu'elles trouveroient les leurs , puisque c'étoit la mienne que j'avois prise pour servir de prétexte à lier conversation. On voulut voir la tabatiere trouvée ; elle va des mains de l'une dans celles de l'autre. On la trouve jolie : on pousse même la curiosité, jusqu'à vouloir goûter du tabac qu'elle renferme. Insensiblement nous entrâmes dans une conversation plus reglée : je trouvois tout ce qui peut satisfaire l'esprit & le cœur ; mais je sentois que quelque chose pouvoit me rendre plus content ; c'étoit la liberté d'entretenir tête-à-tête la charmante Niéce. Je faisois de vœux au Ciel, pour qu'il envoyât quelqu'un qui voulût me tirer d'embaras. Mes vœux furent exaucez : une espece de Robin vint nous aborder ; après avoir voltigé pendant quelque tems de la

Tan-

Tante à la Niéce, & de la Niéce à la Tante, il vit bien qu'il ne feroit pas aifé de me débufquer: (je parlois à la jeune) il prit fon parti, & s'attacha à la Tante.

Me voilà libre! Tant que la converfation avoit été générale, j'avois mille chofes à dire à ma charmante Brune. La liberté de parler, m'ôta la facilité de m'exprimer. Je gardois le filence, en revanche mes yeux étoient avidement fixez fur elle, & mon admiration étoit partagée entre fon efprit & fes charmes.

Nous gagnions infenfiblement la porte: j'étois fi préoccupé, que je ne m'en apperçus que quand nous fumes dans la feconde Cour. Eh quoi, dis-je, à Mademoifelle de Bonneval, déja fe retirer! Voilà l'heure brillante de la promenade. Vous perdez, Mademoifelle, à une retrai-

traite si précipitée : que voulez-vous, me répondit-elle ? C'est ma Tante qui nous conduit, & elle se laisse mener par Monsieur : (elle parloit du Robin.) Je remarquai qu'elle dit cela d'un petit air mécontent qui me fit jetter les yeux sur notre conducteur, que je n'avois pas trop envisagé jusqu'alors. Si j'avois été moins occupé des charmes de Mademoiselle de Bonneval, j'aurois facilement reconnu qu'il ne me voyoit pas d'un œil tranquille tenir la conversation avec une personne sur laquelle je jugeai qu'il croyoit avoir quelques droits. Il jettoit sur nous des regards inquiets, & m'examinoit avec une attention qui m'auroit diverti, si l'inquiétude que me causoit le départ précipité de mon aimable Brune, me l'eût permis. Je fus mortifié de n'avoir pas mieux profité des momens pré-

précieux que je venois de passer avec elle. Il n'étoit plus tems; les Dames monterent en carosse, elles me saluerent froidement, & le carosse partit : je restai sur le pas de la porte les bras croisez ; le carosse disparut bien-tôt à mes yeux. Elle part donc, m'écriai-je douloureusement, & par un mouvement involontaire ! Je réfléchis sur cette impression de tristesse que ce départ subit laissoit dans mon cœur. Je vis bien que cette tristesse n'étoit pas le seul sentiment que cette retraite y excitoit, & qu'elle le partageoit avec des mouvemens qui m'étoient inconnus, que ce cœur seroit long-tems sensible au souvenir de cette aimable personne, & payeroit cher ce moment de plaisir que m'avoit causé sa rencontre. Je rentrai dans le Jardin, peu curieux de rejoindre mes amis ; je m'éloignai de l'al-
lée

lée la plus fréquentée : l'idée de l'aimable Bonneval étoit la seule qui m'occupoit ; les momens couloient dans cette douce occupation, sans que je m'en apperçusse.

L'espoir de revoir cette aimable personne me conduisoit tous les jours au Palais Royal, mais toûjours inutilement : je parcourois le Jardin, j'examinois avec des yeux curieux toutes celles qui portoient des habits semblables au sien ; du plus loin que je les appercevois, mon cœur voloit à elles ; j'y courois, & ma douleur en devenoit plus vive par le déplaisir de voir que je m'étois trompé : insensiblement le Jardin se desemplissoit, & je n'en sortois jamais que le dernier, desesperé de l'inutilité de mes recherches. Las à la fin d'une assiduité aussi infructueuse, mon amour s'amortit par la difficulté d'en

d'en retrouver l'objet : il ne reſta plus dans mon cœur qu'un tendre ſouvenir de Mademoiſelle de Bonneval.

Tel étoit l'état de mon cœur, quand l'amour vint en troubler la tranquillité par une nouvelle attaque, qui rendit à mes feux toute leur vivacité. Madame Royale donna dans ce tems-là une Fête ſur l'eau aux trois Reines de France, de Pologne, & d'Eſpagne : je me laiſſai entraîner comme les autres par la nouveauté d'un ſpectacle qui y attira la moitié de Paris ; jugez ſi l'on devoit y être à ſon aiſe. Le divertiſſement ſe donnoit vis-à-vis de l'Iſle des Cignes ; j'y étois, comme dans l'endroit le plus propre pour ſatisfaire ma curioſité ; mais la foule y étoit ſi grande, que je me laſſai d'un plaiſir qu'il falloit acheter par une incommodité qui m'en ôtoit l'agré-

grément. Que je devrois bien vous faire ici essuyer une petite description de ce Tournois aquatique ! où maint & maint preux Chevalier, après avoir préalablement addressé ses vœux à la Dame de ses pensées, & donné des preuves éclatantes de sa rare valeur, alla mesurer le sable avec son corps. Que sçai-je, si emporté par l'ardeur de conter, je n'irois pas aussi vous décrire en pompeux galimatias la reception que les Naïades faisoient à ces illustres rameurs. Voilà pourtant ce que vous n'échaperiez pas si j'étois vindicatif, & dans les regles, je devrois le faire; mais je bâille déja en vous menaçant de vous faire bâiller : sortons de cette foule.

Après avoir été bien & dûement secoué & balotté, je fendis la presse; alors respirant un air plus libre, j'abandonnois vo-

lontiers à la curiosité badaude, le plaisir de se faire étouffer, & je tâchois en cottoyant le petit bras d'eau qui sépare l'Isle, de gagner le pont où m'attendoit un carosse, dans lequel j'étois venu. Je marchois à pas lents, il commençoit à faire nuit, mais l'obscurité n'étoit pas assez grande, pour me dérober la vûë d'un spectacle que la générosité ne me permit pas de voir d'un œil indifférent. C'étoit une jeune personne qu'une foiblesse venoit de faire tomber évanouie dans un endroit où, vraisemblablement, elle auroit rendu les derniers soupirs, si mon bonheur ne m'avoit conduit de ce côté-là, qui étoit désert, assez à propos pour la secourir. Je m'approchai d'elle précipitamment; mes yeux éclairez par l'amour, ne purent la méconnoître. Juste Ciel! m'écriai-je, c'est elle-même!

me ! C'étoit Mademoiselle de Bonneval. Les pâleurs de la mort avoient pris la place des roses que j'avois vû briller sur son visage ; ses beaux yeux étoient fermez, & cependant elle étoit encore adorable. Je m'empressai en tremblant de la secourir ; je la soutenois d'une main, & de l'autre je lui faisois respirer de l'eau de la Reine d'Hongrie : mon cœur étoit glacé par la crainte ; je l'avois délacée pour lui donner plus d'air : la défaillance ne lui avoit rien fait perdre de ses charmes ; mes yeux les parcouroient avec avidité, & suffisoient à peine à la vivacité de mes sentimens. Elle revint enfin : je lui vis avec transport ouvrir ces beaux yeux ; elle les porta languissamment sur moi, mais sans parler ; elle s'apperçut du désordre où sa foiblesse l'avoit jettée, & me repoussa dou-

cement : elle jetta ses regards sur les environs de l'endroit où nous nous trouvions, & frémit de la solitude profonde qui y regnoit. Ses yeux se couvroient de larmes : Ciel, s'écria-t-elle douloureusement : Es-tu le persécuteur de l'innocence ! Où suis-je ? Que vais-je devenir ? Je tâchai de la rassurer. N'accusez pas, lui dis-je, le Ciel d'injustice : il amene à vos pieds un homme qui sacrifieroit sa vie pour vous garantir du moindre danger ; qui connoît le prix de vos charmes, & qui sçait les respecter. Cessez donc de vous livrer à d'injustes allarmes : dissipez vos frayeurs. Ces paroles la tranquilliserent : ce n'est pas, ajoûtai-je, un inconnu que le hazard offre à vos yeux : je lui rappellai le jour que je l'avois vûë au Palais Royal ; elle me remit. Je me confie à vous, me dit-elle,

elle, en me donnant la main; l'innocence ne ſçait pas avoir de défiances ridicules, & vous paroiſſez agir avec trop de bonne foi, pour ne pas écarter celles que l'on pourroit avoir. Oſeraije me flater que vous voudrez bien juſtifier des ſentimens auſſi généreux? Je n'en exige qu'une preuve Ah! lui dis-je, Mademoiſelle; parlez; que faut-il faire? Elle me répondit que la grace qu'elle me demandoit, étoit de vouloir la conduire au couvent de St.. Me ſerai-je flatée vainement, ajoûta-t-elle, en me regardant, que vous voudriez bien me faire ce plaiſir. Ah! lui dis-je, Mademoiſelle, que me propoſez-vous? Non, vous n'avez pas fait de ſérieuſes réfléxions ſur ce que vous me demandez. Je lui inſinuai le mauvais effet que pourroit produire ſon arrivée dans un Couvent à une heure auſſi indûë, que ſon

innocence & ſa vertu ne la mettroient pas à l'abri des interprétations malignes que l'on pourroit donner à une pareille démarche. Elle garda pendant quelques momens le ſilence ; ſes fréquens ſoupirs & ſes pleurs témoignoient la ſituation de ſon cœur : le mien partageoit ſa peine. Je lui dis : A Dieu ne plaiſe, Mademoiſelle, que je vous aye fait une pareille objection pour vous affliger ; le Ciel eſt témoin de la ſincérité de mon zèle ; il eſt tard, je vous offre un azile, une Dame chez qui je vais vous mener, vous conduira demain où vous ſouhaitez d'aller. Elle voyoit ma triſteſſe ; les pleurs qui couloient malgré moi de mes yeux étoient de ſûrs garans de la part que je prenois à ſon ſort, & de la pureté de mes ſentimens. Elle accepta mon offre, en me proteſtant qu'elle n'ou-

n'oublieroit jamais le service que je lui rendois.

Nous marchions toûjours, nous arrivâmes à mon carosse, je l'y fis monter; nous roulions dans un profond silence ; j'avois le cœur trop serré pour entamer la conversation ; & Mademoiselle de Bonneval plongée dans une profonde mélancolie, n'y paroissoit pas plus disposée que moi. Je fis arrêter le carosse chez une veuve de ma connoissance, dévote de profession, au demeurant fort bonne femme ; elle reçut Mademoiselle de Bonneval comme une brebis égarée, qu'elle devoit empêcher de tomber dans le précipice. Je fis venir à souper, & j'engageai cette aimable personne que la tristesse sembloit accabler, à faire tréve à sa douleur, & à prendre un peu de nourriture; je ne la quittai qu'après lui avoir promis que je ne

manquerois pas de revenir le lendemain pour la conduire où elle souhaitoit d'aller.

En sortant je recommandai à Madame Sellier (c'est le nom de la veuve) d'avoir soin du dépôt que je lui confiois ; elle m'assura que son attention ne démentiroit pas ma confiance ; & puis, ajoûta-t-elle, la gloire de Dieu y est intéressée, je vois que vous voulez la ramener au bien, puisque vous me l'addressez. Je frémis de lui voir une pareille pensée. Ces ames brûlantes de dévotion sont toûjours disposées à penser desavantageusement de leur prochain. Desabusez-vous, lui dis-je, jugez plus favorablement d'une personne vertueuse, que des raisons secretes obligent de chercher une retraite, dans laquelle je n'ai pû la conduire aujourd'hui. Demain je vous en dirai davantage.

Je

Je croyois la laiſſer détrompée, il n'en étoit rien; ſon zèle s'étoit déja formé le plan d'une converſion, dont l'infortunée Mademoiſelle de Bonneval ſe trouva la victime. Cette ſcene heureuſement s'étoit paſſée ſur le pas de la porte; j'aurois été au deſeſpoir qu'elle en eût été témoin. Je n'y penſai plus, & je m'y rendis le lendemain avec l'impatience d'un amant paſſionné: je me flattois que, puiſque le hazard me faiſoit retrouver Mademoiſelle de Bonneval, c'étoit ſans doute pour me récompenſer des peines que l'amour m'avoit cauſées, en me procurant la facilité de les faire connoître.

Séduit par l'idée de mon bonheur futur, je me rendis de bonne heure chez Madame Sellier; mon premier ſoin, comme vous pouvez bien croire, fut de demander des nouvelles de ma

belle affligée : helas ! me dit Madame Sellier , elle n'a fait que verser des larmes, & écrire toute la nuit; je vous assure que vous en serez édifié. Je volai à sa chambre; elle fut charmée de me revoir , & me demanda si elle pourroit m'entretenir un moment, sans que Madame Sellier y fût; car elle est, ajoûta-t-elle, d'une curiosité insupportable : hier à peine étiez-vous sorti , qu'elle vint ici me faire mille questions , toujours sous prétexte de vouloir m'obliger ; j'eus toutes les peines du monde à obtenir qu'elle me laissât tranquille. (Je ne vous rapporte ces petites particularitez, que pour vous préparer à la scene qui les suivit de près,) j'assurai l'aimable Bonneval que personne ne nous importuneroit. Elle reprit de cette manière : je me croirois indigne du secours généreux que vous avez

avez bien voulu me donner, si je vous cachois plus long-tems les motifs qui me l'ont fait accepter: helas ! peut-être n'ai-je déja que trop tardé à vous les découvrir; & que penser de la démarche imprudente d'une jeune personne qui ose se confier à un homme qu'elle ne connoît que pour l'avoir vû une seule fois? Ah! lui dis-je, Madame, pourquoi me prêtez-vous des sentimens que je suis incapable d'avoir ? Pourquoi voudriez-vous empoisonner par des réfléxions injustes le plaisir de vous obliger ? Si je n'ai eu qu'une fois le bonheur de vous voir, il n'étoit pas besoin, pour vous donner toute mon estime, que le hazard vous offrît une seconde fois à ma vûë, vos charmes & vos malheurs vous assurent de pareils sentimens de quiconque aura le bonheur de vous connoître. Elle reçut

çut modeftement mon compliment ! Que je ferois heureux, pourfuivis-je, en la regardant tendrement, fi je pouvois me flatter que vous voudrez bien y répondre. Si la reconnoiffance la plus fincere peut payer cette eftime, me répondit-elle, vous ne l'avez pas accordée à une ingrate. Ah ! repris-je, que ce fentiment répond foiblement à la vivacité des miens: oubliez ce mot de reconnoiffance, il offenfe la délicateffe de mon zèle, & s'il fe peut, ne fongez au foible fervice que je vous ai rendu, que comme à une occafion que mon bonheur m'a procurée de vous jurer..... Arrêtez, reprit-elle vivement, n'abufez pas de la circonftance malheureufe où je me trouve. Jufte Ciel! mes yeux font ouverts, je vois l'abîme où m'a jetté ma crédulité : pourquoi m'avez-vous trompée ? En difant ces mots, elle jet-

jettoit ſur moi des yeux mouillez de larmes. Je fus plus affligé de ces marques de douleur, que du malheureux ſuccès de ma déclaration. Pardonnez, lui dis-je, Mademoiſelle, à la violence d'un amour que je conſens d'étouffer, s'il vous déplaît; mais permettez-moi de vous découvrir mon cœur: & ſi je ne ſuis pas aſſez heureux pour toucher le vôtre, plaignez-moi du moins d'être la victime d'une paſſion que vos yeux ont fait naître. Oui, charmante perſonne, je vous adore, & cette paſſion eſt l'effet de vos premiers regards; le Palais Royal a vû naître mon amour: depuis le moment cruel qui nous ſépara, j'ai langui, je vous ai cherchée par-tout, j'ai ſoupiré; je ne vous déguiſerai rien, j'ai fait des efforts pour arracher de mon cœur la flâme que vos beaux yeux ont allumé; votre viſage victorieux

me

me ſuivoit par-tout, & vous vengeoît de la témérité de mes efforts: mais helas! je ne le vois que trop, mon amour vous déplaît, mon ſort eſt de brûler pour vous, & de me livrer au deſeſpoir. Je me tus après cette tirade de ſentimens romaneſques.

Mademoiſelle de Bonneval m'avoit écouté tranquillement; mais je ne ſentois que trop que cette tranquillité n'étoit pas d'un heureux préſage pour mon amour; j'attendois ſa réponſe comme l'Arrêt de ma mort, je reſpectois ſon ſilence, & je ne levois les yeux ſur elle qu'en tremblant. Elle me parla en ces termes: Vous voulez donc, Monſieur, me forcer de haïr votre ſecours, vous voulez que je me repente de la confiance que j'ai en vous; helas! ma faute n'excite-t-elle pas dans mon cœur des remords aſſez vifs? Que me reprochez-vous, lui dis-

je?

je? Eſt-ce vous offenſer que de rendre à vos charmes l'hommage qui leur eſt dû, que de vous jurer un amour dont le reſpect le plus profond ſera toûjours la meſure? Je me rends à ces aſſurances, reprit-elle ; mais s'il eſt vrai que je ſois aſſez malheureuſe pour vous inſpirer de l'amour, travaillez à l'étouffer ; que votre raiſon triomphe d'une tendreſſe que je ne puis reconnoître, mon cœur n'eſt plus à moi ; je vais vous en révéler le ſecret : heureuſe, ſi je puis, en racontant ſa foibleſſe, travailler à la guériſon du vôtre. Je baiſſai triſtement la tête, & je me préparai à écouter un récit dont la moindre circonſtance alloit me deſeſpérer. Elle prit ainſi la parole.

HIS-

HISTOIRE
DE MADEMOISELLE
DE BONNEVAL.

VOus connoiſſez, Monſieur, la perſonne qui cauſe mes malheurs; c'eſt cette même Dame avec qui vous m'avez vûë au Palais Royal: mon pere en mourant la chargea du ſoin de mon éducation, & la manière dont elle a ſecondé les intentions d'un frere mourant, reſtera toûjours gravée dans mon cœur: malgré ſes injuſtices, elle n'a rien épargné pour moi; mais trop perſuadée des obligations que je lui ai, ce n'eſt point une reconnoiſſance, telle qu'un cœur bien placé, qu'elle exige de moi, tout le reſpect, toute la tendreſſe poſſible ne peuvent la payer; il lui faut une dé-

fé-

férence aveugle pour tous ses désirs; souveraine dans ses volontez, la moindre résistance les irrite, & sa haine n'est suspenduë qu'en faveur d'une prompte soûmission. Voilà le cas où je me trouve; c'est-ce caractère infléxible qui fait aujourd'hui couler mes pleurs.

Madame de Valpré (c'est le nom de cette tante cruelle) sçait cacher son caractère sous de manières aimables qui la font estimer de tous ceux qui ne la voyent qu'en public; elle est toûjours environnée d'un cercle brillant de personnes de l'un & de l'autre sexe. Avoir de l'esprit & joüer, sont des titres pour être bien reçû chez elle: dans la foule de ceux qui la fréquentoient, mon cœur sçut distinguer un jeune-homme nommé Barneuil, dont le pere avoit été le Commis de mon oncle. Il se distinguoit par

une douceur qui me charma; vif, complaisant, spirituel, lui seul il suffisoit pour faire l'amusement d'une compagnie; le seul défaut qu'on puisse lui reprocher, est l'injustice de la fortune à son égard, défaut pourtant qui n'en est un qu'aux yeux de ceux que la bassesse de leur cœur met fort au dessous de lui. A la vivacité de cette peinture, vous reconnoîtrez facilement le pinceau d'une Amante; je ne m'en défens pas, je l'aimai dès le moment que je le vis, & mon amour est aussi vif que dans le commencement; ses qualitez personnelles ne me permirent pas de penser à ce qu'avoit été son pere, & mon cœur emporté par la rapidité de sa passion, avoit fait trop de chemin pour qu'une pareille réflexion pût l'arrêter. Quand Barneuil paroissoit, je nageois dans la joye; s'éloignoit-il, la tris-

triſteſſe m'accabloit ! mon cœur étoit tour-à-tour le théâtre de ces deux paſſions, & j'ignorois encore que ce fût l'amour qui l'occupât ſous leur nom ; mais aidée de ſes lumieres, je ne reſtai pas long-tems dans mon ignorance.

Ma tante qui liſoit beaucoup de Romans, faiſoit quelquefois des deſcriptions de cette paſſion qui m'inſtruiſoient infiniment ; j'étois d'abord aſſez ſimple pour m'imaginer qu'elle avoit pénétré mon ſecret, tant je trouvois de reſſemblance entre les deſcriptions & l'état de mon cœur : je la regardois, je rougiſſois, je pâliſſois ; mais devenue plus habile, il ne me fut pas poſſible d'ignorer que je groſſiſſois le nombre des ſujets de l'amour ; les inquiétudes s'emparerent de mon cœur auſſi-tôt que j'eus découvert la cauſe de mes agita-

tions: je ſentois que pour m'empêcher d'être la plus malheureuſe perſonne du monde, il falloit que Barneuil brûlât pour moi des mêmes feux dont je me ſentois pénétrée pour lui: Je n'oſois m'en flater.

Quelque tems ſe paſſa de la ſorte: je voyois tous les jours Barneuil, toujours également aimable, toujours également cher à mon cœur; je ſurprenois quelquefois ſes regards fixez ſur moi, ils me paroiſſoient tendres & paſſionnez; ils livroient mon cœur aux eſpérances les plus flateuſes; mais ſon ſilence me deſeſpéroit. Foibles garans, m'écriois-je, d'un amour que je n'ai point inſpiré, regards trompeurs, ceſſez de me faire illuſion, Barneuil ne m'aime pas; s'il m'aimoit, s'il ſentoit pour moi des mouvemens pareils à ceux que je reſſens pour lui, tarderoit-il à me les

les venir déclarer : ſi je l'avois rebuté par des manières trop impérieuſes, l'eſpoir ne ſeroit pas interdit à mon cœur ; la crainte de ſe voir mépriſé l'auroit peut-être retenu ; mais mes yeux lui ont cent fois découvert le ſecret de mon ame, & il ſe tait.... Non, il n'eſt plus tems de me flatter : malheureuſe, j'ai donné entrée dans mon cœur à une paſſion dont je ſerai éternellement la victime. Mes pleurs étoient alors mon unique recours ; j'étouffois, je dévorois mon chagrin ; mais mon amour tiroit de nouvelles forces de mes larmes.

Un jour Madame de Valpré avoit prié Barneuil de lui faire la copie d'une petite piéce de vers qu'il nous avoit lûë ; ces vers étoient jolis, ils m'avoient plû ; je lui fis la même priere que ma tante, & dès le lendemain il ne manqua pas de les apporter ; il

vint me donner ma copie à une fenêtre où j'étois, il me la présenta d'une main tremblante, & se retira dans l'instant. J'ouvris le papier : un mot que je ne pus lire me fit appeller Barneuil; je le priai de m'aider à déchiffrer ce mot si difficile; il prend le papier, jette les yeux dessus, il pâlit, me regarde en soupirant, & tombe dans un fauteuil. La frayeur de voir mon cher Barneuil dans un pareil état, me fit jetter un cri qui attira tout le monde autour de nous: on court, on s'empresse, on le fait revenir. Pour moi, le saisissement m'avoit mis dans une situation peu différente de la sienne, mais que j'eus la constance de déguiser. Barneuil revenu de sa foiblesse, avoit pris ce prétexte pour se retirer. Je restai dans une agitation mortelle jusqu'au lendemain, que Madame de Valpré me fit ap-

appeller dans son apartement; j'y fus avec un pressentiment de ce qui m'alloit arriver; elle me fit asseoir, & me dit: Ma chere niéce, vous sçavez quelle a toûjours été ma tendresse pour vous; je n'ai pas attendu pour vous la donner toute entiere, que la mort de votre pere m'en imposât la nécessité; il se présente une occasion de vous la procurer d'une manière plus sensible: un homme de qualité riche & en place, vous fait demander en mariage; le parti m'a paru si avantageux, que je n'ai pas balancé à l'accepter; c'est M. de M..... Je frémis à ce mot; car cet homme dont elle vouloit me donner une idée si avantageuse, est un vieux Conseiller, qui, après avoir passé la moitié de sa vie dans la poussiere d'un cabinet, veut employer l'autre à rendre une jeune personne malheureuse.

Je ne doute pas, continua Madame de Valpré, que vous n'avoüiez des engagemens que je n'ai pris que dans la vûë de vous rendre heureuse. La surprise que me causa une pareille nouvelle, m'interdit. M. de M. . . . étoit dans un cabinet voisin, il avoit entendu ce que m'avoit dit ma tante, il étoit témoin de mon silence, il le prit pour un consentement, & crut qu'il n'étoit plus besoin que de sa présence pour achever sa victoire. Quel fut mon étonnement, quand je le vis sortir de ce cabinet, & se jetter à mes genoux ! je devois dissimuler, je devois laisser croire que si d'abord je n'écoutois pas favorablement son amour, ma répugnance cederoit bientôt aux transports d'une passion autorisée par une personne qui étoit maîtresse de mon sort; que je me serois épargné de larmes ! mais on

on ne connoît ses fautes que quand elles sont commises, & la raison ne nous éclaire alors que pour nous déchirer par ses remords. Je ne fus pas maîtresse de retenir mon indignation; je repoussai avec mépris cet Amant séxagenaire. Quoiqu'étourdi par mon action, la vivacité de ses transports n'en fut pas ralentie. Ah! lui dis-je, en me débarassant de ses bras, ç'en est trop, Monsieur, vous me fatiguez, laissez-moi : si vous vous êtes flatté de me voir répondre à vos vœux, perdez un espoir qui vous abuse; il n'est rien que je ne fasse pour me soustraire à un hymen que j'abhorre. Madame de Valpré voyoit impatiemment les mépris dont j'accablois M. de M.... Je lisois dans ses yeux combien ma fermeté la piquoit. Ces derniers mots que j'avois prononcez avec vivacité, la firent éclater. Laif-

fez-la, Monfieur, dit-elle au Confeiller ; elle eft indigne de vos foins & du bonheur que vous lui offrez : je fçaurai faire plier fon orgueil ; Oui, Mademoifelle, continua-t-elle, en fe tournant vers moi, vous fléchirez, ou ... Arrêtez, Madame, lui repartis-je, vivement ; je connois tout ce que je vous dois : je me ferai toûjours une loi de vous prouver par ma déférence pour tous vos defirs, que vous n'avez pas obligé une ingrate. Je fçai quels font les droits que la nature vous donne fur moi, mais mon cœur a les fiens, que vous n'oublîrez jamais fans injuftice, & que la bonté du vôtre vous fera toûjours refpecter. Vous ne vous trompez pas, me dit-elle, d'un air tranquille ; je ne ferai jamais le tyran de votre cœur, & j'avoue que j'ai tort de vouloir fixer vos inclinations fur un objet qui les mé-

mérite : Monsieur n'est pas cet heureux Mortel; mais vous pensez tout autrement de Barneuil. Je sentis toute la force du trait qu'elle me lançoit ; mais sûre que personne au monde ne sçavoit mon secret, je lui répondis avec toute la fierté que méritoit un pareil reproche. Que devins-je, quand pour toute réponse, elle me montra une lettre de Barneuil? Tenez, Mademoiselle, me dit-elle, démentez-en donc ce témoin ; je pris la lettre en tremblant : voici ce qu'elle contenoit.

„ La violence de mon amour „ excuse ma témérité; mais sans „ l'heureuse conjoncture qui me „ fournit aujourd'hui l'occasion „ de vous faire l'aveu de la flâ- „ me la plus vive & la plus sincere „ dont un cœur puisse brûler, „ vous auriez toûjours ignoré, „ que

„ que je vous adore. S'il m'eſt per-
„ mis d'en croire vos yeux, ils
„ ont entendu le langage des
„ miens; votre bouche ſeroit-elle
„ plus cruelle? Démentiroit-elle
„ ces interprêtes innocens? Me
„ ſerois-je flatté! D'un mot vous
„ pouvez faire mon bonheur ou
„ renverſer mes plus cheres eſ-
„ pérances? Dans quelles inquié-
„ tudes vais-je attendre la déci-
„ ſion de mon ſort! „

Je feignis une indifférence que mon cœur ne ſentoit aſſurement pas, & comme je ne voyois rien dans cette lettre qui dût faire croire que c'étoit à moi qu'elle étoit addreſſée, je ne craignis point de la déſavouer, & je ſoutins que, puiſque Barneuil ne me l'avoit pas donnée, c'étoit ſans doute pour une autre qu'elle étoit deſtinée. La défaillance de Barneuil, ſa timidité, ſes regards, mes

mes desirs, tout rassuroit mon cœur contre la crainte que ce ne fût pas effectivement à moi qu'elle étoit addressée. Je vous croi, me dit Madame de Valpré ; vous êtes trop sage pour avoir des sentimens indignes de vous : vous n'aimez pas Barneuil, il ne vous aime pas, mais j'en veux une preuve. Je lui répondis que j'étois prête à lui en donner telles preuves qu'elle voudroit : je n'en veux point d'autre, reprit-elle, qu'une lettre que je vais vous dicter. Je sentis alors toute l'imprudence de ma promesse ; je tremblai : mais résolue d'en donner avis à Barneil avant qu'il pût recevoir cette malheureuse lettre, je fis tout ce que voulut Madame Valpré ; je servis sa fureur d'une manière qui devoit la contenter, & lui ôter tous soupçons, s'ils n'eussent été fondez que sur la let-

lettre de Barneuil ; mais trop habile pour ne pas voir à l'embarras de deux jeunes Amans, ce qui se passoit dans leur cœur, sa pénétration avoit précedé ce témoignage : notre amour étoit une chose dont elle ne doutoit nullement, & elle se faisoit un plaisir malin de m'en imposer par une incertitude affectée : j'écrivis tout ce qu'elle vouloit. Hélas! je ne sçavois pas que chaque ligne étoit un coup de poignard dont je perçois le cœur du malheureux Barneuil. En voilà assez, me dit froidement ma Tante ; je me retirai l'ame partagée entre le plaisir de sçavoir que celui qui m'avoit attendrie, n'étoit pas insensible, & la douleur d'accabler ce malheureux Amant du coup le plus funeste. Il va croire que je le hais, disois-je ; s'il est aussi vivement épris, qu'il veut me le persuader, j'en juge

juge par moi-même, cette malheureuse lettre que l'on vient de me forcer d'écrire, va le jetter dans le désespoir ! effrayé de mes menaces, rebuté par mes mépris, il détestera son amour, il y renoncera. Réfléxions cruelles ! Quel avenir funeste me faites-vous envisager ? Ah ! détournons, s'il est possible, ce coup inévitable ; mais lui confesserai-je ma foiblesse ? Lui marquerai-je la surprise que l'on a faite à mon cœur ? Mille obstacles se présentoient à l'exécution de ce dessein ; la difficulté de faire tenir une lettre, & celle de l'écrire ; tout cela m'effrayoit, & me fit renoncer à mon projet. Non, reprenois-je, il vaut mieux l'attendre : viens Barneuil, viens me jurer que tu m'adores, & tu verras mes yeux d'accord avec les tiens, t'assûrer que nous brûlons tous deux des mêmes feux. J'é-

J'étois encore plongée dans ces penſées, quand ma Tante me fit avertir de me tenir prête pour aller rendre une viſite: nous montâmes en caroſſe, & nous fûmes deſcendre au Couvent de.... Je ſentis toute mon infortune à cette vûë fatale: c'eſt ici, me dit ma Tante avec un ſoûris moqueur, c'eſt ici que vous travaillerez efficacement à déraciner de votre cœur la paſſion que vous avez pour Barneuil; je n'oppoſai qu'un ſilence profond à un procedé auſſi injuſte: elle me dit en me quittant, vous n'y ferez pas longtems ſi vous voulez avoir de la raiſon; mais ſi vous vous obſtinez à n'écouter qu'un penchant ridicule, n'attribuez qu'à vous-même le ſéjour que vous ý ferez. Au ſurplus, ſoyez perſuadée que l'idée de votre bien eſt le ſeul motif qui me détermine.

Aban-

Abandonnée dans une chambre que je regardai comme une prifon affreufe, je me livrai à toute ma douleur; je verfai un torrent de larmes; c'eft donc pour toûjours, m'écriai-je, que je vais demeurer ici, puifque l'on ne donne d'autre terme à mon exil que la fin de mon amour! fois-y fenfible, cher Barneuil. Je ferai trop heureufe, ma chere Maîtreffe, me dit ma femme de chambre en arrofant ma main de fes larmes; je ne vous quitterai pas; je vous confolerai: le Ciel l'a fans doute voulu, pour rendre inutiles les mauvais deffeins de Madame votre Tante. Je preffai cette fille de me dire ce qu'elle en fçavoit. Eh bien, reprit-elle, apprenez que je ne fuis ici que pour épier vos actions & vos paroles : j'en dois rendre un compte exact à Madame de Valpré ; mais je fuis heureufe

qu'elle m'ait choisie pour servir sa jalousie. Oui, elle est votre Rivale ; j'ai tout appris d'une de ses femmes, & si vous plaisiez moins à Monsieur Barneuil, vous ne seriez pas si criminelle aux yeux de Madame.

Mes yeux se dessillerent ; je me rappellai cent petites circonstances qui ne sont rien à des yeux indifférens, mais qui grossissent & portent coup quand on a intérêt de les examiner : j'envisageai avec frayeur ce que me destinoit la haine d'une pareille Rivale ; mais quand je vins à considerer que cette Rivale étoit méprisée ; que Barneuil m'aimoit, & que j'aurois dans ma femme de chambre une confidente zèlée ; que par son moyen je pourrois veiller sur le cœur de mon Amant, & cela avec d'autant plus de sureté, que le titre de Confidente de Madame de

de Valpré écarteroit les ſoupçons : je me trouvai moins malheureuſe, mais je me flattois vainement : quelques diligences que je puſſe faire, il me fut impoſſible d'apprendre des nouvelles de Barneuil ; je ne doutai plus de l'effet de la lettre.

L'incertitude du ſort & des ſentimens de mon Amant, me plongeoit dans la triſteſſe ; mes jours couloient dans l'amertume : je voyois quelquefois une Dame Penſionnaire, dont l'air triſte me remit. Nous rapportons tout à nous-mêmes, & nous ne jugeons des choſes que par les mouvemens dont nous ſommes affectez : deux perſonnes malheureuſes ſont portées d'inclination l'une pour l'autre ; l'uſage de nos peines nous rend ſenſibles à celles des autres ; nous les plaignons, nous les partageons ſans les connoître : la qua-

lité de malheureux fait la moitié du chemin dans l'amitié, la conformité d'inclinations fait le reſte ; c'eſt-ce que j'éprouvai dans la connoiſſance de Madame de Boran: c'eſt le nom de cette chere perſonne. La perte encore récente d'un Epoux qu'elle aimoit tendrement, faiſoit couler ſes larmes ; la perte d'un Amant me rendoit malheureuſe : elle me confia ſes douleurs, je ne lui cachai pas le ſujet des miennes; c'étoit dans ſon ſein que je verſois mes larmes ; c'étoit dans ſa compagnie que j'allois charmer mes inquiétudes. J'eus beſoin des conſeils de cette chere amie pour ſoutenir le coup dont la fortune vint me fraper dans ma ſolitude. Je comptois ſur la tendreſſe de Barneuil ; il m'étoit infidéle : j'appris qu'on l'avoit vû aux pieds de Madame de Valpré ; trop fiere pour accorder à ſon in-

inconſtance des ſentimens que je me repentois d'avoir donnez à ſon amour, je rougis de ma paſſion, je voulus l'oublier; je crus en être venu à bout, mais mon triomphe ne conſiſtoit qu'à me diſſimuler ma foibleſſe; je l'éprouvai bientôt.

Dans un de ces mouvemens de dépit, fortifiez encore par les conſeils de Madame de Boran; je reçus la premiere viſite de Madame de Valpré, je l'entretins avec tant de liberté d'eſprit, qu'elle ne douta pas que cette liberté n'eût ſa ſource dans mon cœur; elle fit adroitement tomber le diſcours ſur le chapitre de Barneuil: je ne démentis pas ce que je m'étois promis à moi-même. Je ne doute pas, me dit-elle, que vous ne ſoyez parfaitement revenue ſur ſon compte; vous avez pris des ſentimens plus raiſonnables; votre cœur eſt

guéri, j'en fuis fûre: d'ailleurs, ma chere Niéce, tu foupirerois pour une chimère, Barneuil n'eft peut-être plus. Je fçais qu'il a pris le chemin d'Italie; il y fera arrivé affez tôt pour fe trouver à la bataille qui vient de s'y livrer; je fentis alors combien j'étois éloignée de le haïr: ma raifon s'évanouit, ma foibleffe refta, quoique perfuadée du peu de fincérité de ce que Madame de Valpré venoit de me dire, l'idée qu'elle me préfentoit, me fit fremir. Les malheurs que redoute une Amante, font toûjours à fes yeux des malheurs réels; la crainte leur prête la réalité que la vraifemblance leur refufe. Je n'aurois pas balancé à croire mon malheur certain, fi je n'avois jetté les yeux fur la cruelle Madame de Valpré: les yeux d'une Rivale font perçans. A travers la trifteffe dont elle coloroit les cir-

circonſtances de ſa nouvelle, je vis la joye maligne qu'elle reſſentoit de ma peine, que j'eus pourtant la force de diſſimuler. L'eſpoir me revint ; la vérité étoit que Barneuil avoit diſparu depuis quelque tems ; ma Tante m'avoit ſoigneuſement examinée ; ma fermeté lui fit dire qu'elle ne tarderoit pas à me tirer de ce Couvent.

Madame de Valpré ne ſe preſſoit pas de me tenir parole : depuis trois mois, je n'étois pas ſortie de ma priſon. Madame de Boran me dit un jour qu'elle vouloit me diſſiper, & me mener chez une de ſes parentes ; j'acceptai avec plaiſir ſon offre, & quelque préciſes que fuſſent les défenſes de me laiſſer ſortir, le mérite de Madame de Boran étoit ſi fort reconnu, qu'on ne fit aucune difficulté de me confier à ſa conduite. Je ſortis donc

avec mon amie; nous allâmes dîner chez sa parente: de-là nous fumes entendre les Vêpres aux S .... je crus distinguer une voix qui ne m'étoit pas inconnue; je prêtai une oreille attentive: le son de cette voix s'insinuoit dans mon cœur, & y alloit réveiller des sentimens trop tendres, auxquels je ne me livrois qu'en tremblant. L'Office finit, je m'approche; c'étoit Barneuil: sa pâleur & son habit, tout l'auroit rendu méconnoissable à des yeux moins perçans que ceux d'une Amante: s'il avoit jetté les siens sur moi, il auroit vû ce qui se passoit dans mon cœur. Le cruel disparut; je m'arrachai avec douleur de cet endroit; mais j'emportai le trait qui m'avoit percée: je ne cachai pas ma douleur à mon amie: Barneuil, lui dis-je, ce cher objet de ma tendresse, Barneuil vit encore: mais hélas, ce n'est

n'eſt plus pour moi! Il a eu le courage de s'enſevelir dans une ſolitude. Hélas! il ne croit pas avoir laiſſé dans le monde une Maîtreſſe ſenſible à ſes peines, qui les partage, qui les reſſent plus vivement que lui: ſon cœur y aura bientôt oublié une foibleſſe, qui ſeule peut faire le bonheur de ma vie. Mon amie me conſoloit, & me faiſoit eſpérer, qu'étant libre chez ma Tante, il ne me feroit pas difficile d'avoir quelques éclairciſſemens avec Barneuil. On aime à ſe flatter, je la croyois; quelque peu de vraiſemblance que j'y trouvaſſe, cet eſpoir balança la douleur que je ſentis en m'éloignant de ma chere amie; mais les devoirs de l'amitié ne marchent qu'après ceux de l'amour. Je ſortis enfin de ce Couvent terrible: je goûtois d'avance le plaiſir délicieux, de voir à mes ge-

noux mon Amant plus tendre, me jurer un amour, dont la persécution qu'il venoit d'essuyer, n'avoit fait qu'augmenter la vivacité insensée: je ne faisois pas attention qu'une barriere impénétrable nous séparoit.

J'espérois que quelque coup du sort apprendroit à Barneuil ma situation; je m'abandonnois à cet espoir enchanteur; il m'arrivoit quelquefois de tracer sur le papier les sentimens de mon cœur; je me livrois à tout ce qu'il m'inspiroit; j'y peignois ses mouvemens avec d'autant plus de liberté, que ma flâme n'étoit pas gênée par la présence de ma Rivale; j'y parlois à Barneuil; je me plaignois de son inconstance, je lui reprochois sa crédulité; foible consolation d'un amour malheureux. Je finissois ordinairement par déchirer ces papiers: un jour j'en laissai un

fur ma table ; ma Tante l'y trouva, le lut, & vit avec furprife l'état de mon cœur; elle vint me montrer ce billet fatal. Sa fureur étoit déguifée fous un air de froideur qui la rendoit encore plus terrible : elle me dit, tenez, Mademoifelle, lifez & niez. Ajoûtez l'impofture au défordre de votre cœur; j'étois convaincue: je me jettai à fes pieds ; j'embraffois fes genoux. Vous fçavez, lui dis-je, ma foibleffe; je voudrois envain vous la cacher : vous voyez les effets d'un penchant malheureux que je n'ai pû vaincre. Hélas ! Sommes-nous libres de donner notre cœur? Si cela étoit, ce ne feroit que votre choix qui difpoferoit du mien : foyez fenfible à la pitié que mon état doit vous infpirer ; que les pleurs dont j'arrofe cette main, défarment votre colere. Soyez pour moi une mere tendre

dre & compatiſſante; vous en tenez la place: ayez-en les ſentimens. C'eſt ainſi que je tâchois de la fléchir; mais ſourde à mes prieres, elle me répondit avec un ſoûris forcé: Non, Mademoiſelle, je ne ſerai plus votre dupe; vous ne vous êtes que trop jouée de ma crédulité; je n'ai qu'un mot à vous dire: il faut ou épouſer Monſieur de M.... (cet autre ennemi de mon repos, avoit recommencé ſes perſécutions depuis mon retour) ou retourner au Couvent. Je vous laiſſe le choix, mais je ne vous donne qu'aujourd'hui pour vous réſoudre: adieu, Mademoiſelle, ſongez-y. Elle ſortit en diſant ces mots, & me laiſſa en proye à toute ma douleur: j'irois, me dis-je alors, m'enfoncer dans un Couvent, d'où je ſuis ſûre de ne ſortir jamais; j'irai me forger des douleurs pour toute ma vie.

Ah!

Ah! Si je croyois y retrouver l'heureufe indifférence que mon cœur a perdue, j'y volerois; mais l'amour n'y eft que plus cruel: c'eft dans le fein de la tranquillité qu'il exerce fon empire avec le plus de violence. Hélas! je ne l'ai que trop éprouvé; mais me lier par des nœuds éternels à un homme que je déteſte, Ciel, quelle alternative! Oui, je fens que je le haïrois toûjours; mon averfion étoufferoit mon devoir, & me formeroit un tiffu de jours malheureux. Cette condition ne me préfentoit rien que d'horrible, non pas certainement pour l'exécuter, mais dans l'efpérance qu'en faveur de mon confentement, on m'accorderoit du moins quelque tems de liberté; mais Madame de Valpré qui pénétroit dans mes idées, qui voyoit toute mon averfion pour

ce-

celui à qui je consentois de donner la main, sentit la conséquence d'un pareil retardement, & voulut qu'une prompte exécution ne me donnât pas le tems d'envisager les suites de l'engagement que j'allois prendre.

Je devois être la plus malheureuse personne du monde, puisque c'étoit le jour de mon hymen avec Monsieur de M.... Ce Conseiller transporté de joye de toucher enfin au moment qui devoit m'unir à son sort, s'étoit relâché en faveur de cette union prochaine, de son humeur sédentaire & ténébreuse. Il avoit voulu me régaler du spectacle qui vous avoit attiré comme nous dans l'Isle: je suivois mon tyran avec horreur, & je ne pensois qu'en frémissant, au joug qu'il alloit m'imposer. Je n'attendois de secours que de mon désespoir: ce désespoir m'anima,

& me donna la hardiesse de former la résolution de fuir au bout du monde, plutôt que de tenir la parole que l'on m'avoit arrachée. La confusion qui regnoit par-tout, ne me fit voir que de la facilité dans l'exécution d'un pareil projet. Amour, m'écriai-je, Dieu cruel, que je ne connois que par les maux que tu m'as fait; suspends pour un moment tes rigueurs : seconde le courage d'une Amante timide. Je me glissai dans la foule, résoluë d'aller chercher dans les bras de ma chere de Boran, la tranquillité que l'on me refuse dans le sein de ma cruelle famille. L'envie de gagner au plutôt le Couvent, me prêtoit une force nouvelle : je marchois avec toute la vivacité possible; mais cette vivacité qui m'étoit étrangere, s'éteignit. La crainte qui m'agitoit, épuisa mes forces; je tombai mourante dans

dans l'endroit où vous m'avez trouvée. Voilà, Monsieur, ma malheureuse histoire ; je vous ai peint fidélement les différentes situations de mon cœur : je vous en ai dévoilé les foiblesses : je ne veux pas les excuser ; & vous voyez par l'exposition naïve que je vous en ai fait, que je ne cherche pas à me déguiser le jugement que vous en devez porter, mais c'est l'amour qui les a fait commettre : si votre raison me condamne, j'en appelle à votre cœur.

Hélas, lui dis-je tristement, qui connoît mieux que moi le pouvoir de ce penchant invincible! Vous voyez, reprit-elle, quels sont mes sentimens ; ce n'est pas avec vous que je prétens les farder : votre générosité me dispense de cette contrainte. Ah, lui répondis-je, conservez-les à l'heureux Barneuil ;

con-

conservez-lui précieusement votre cœur; il le mérite. Il doit être la récompense de sa fidélité.

Vous vous étonnerez, Monsieur, de voir un Rival parler de la sorte; mais que votre surprise cesse. Sçachez que je ne suis plus Amant; une compassion tendre & généreuse a pris dans mon cœur la place de l'amour: je voyois bien que Mademoiselle de Bonneval n'avoit affecté de changer ses sentimens pour Barneuil, qu'afin de me faire renoncer aux miens; & j'aurois cru abuser de la confiance d'une aimable fille, qui me découvroit avec tant de franchise les playes de son cœur, si je n'avois étouffé une tendresse qui eût pû ôter à l'envie que j'avois de rendre service à Mademoiselle de Bonneval, l'idée de désintéressement qui devoit en être le seul motif. J'en dis trop; je vous tromperois si

je voulois vous persuader que je vins à bout de remporter une si grande victoire; je me tromperois moi-même si je le pensois; mais sous le nom spécieux de compassion, l'amour (le mot est lâché) l'amour ne perd rien de ses droits: il les exige avec plus d'empire; on les lui accorde avec moins de répugnance. Hélas, reprit Mademoiselle de Bonneval, de quoi me servira-t-il de m'être soustraite à une autorité tyrannique, si Barneuil toûjours prévenu de ma dureté, s'immole à son désespoir; toûjours retenue par les devoirs trop séveres d'une bienséance infléxible, je me suis bornée à gémir. La seule idée d'informer Barneuil de mon sort, me faisoit trembler; mais pour sauver un Amant dont le sort doit décider du nôtre, l'honneur ne défend point d'employer des moyens qui n'offensent pas

le

le vôtre. Je me reproche tous les momens qu'il passe dans la peine, & comment lui faire sçavoir que mon cœur n'est pas complice du honteux artifice dont il est la victime? Cette réfléxion fit couler ses pleurs; ils me pénétrerent. Séchez, lui dis-je, ces larmes, elles sont trop précieuses pour les verser sans sujet? En avez-vous besoin pour attendrir mon cœur? Ignorez-vous le pouvoir que vous avez sur lui? Parlez. Faut-il aller arracher Barneuil de sa solitude? Faut-il l'amener à vos pieds? Vous l'y verrez bien-tôt.

Je voulois mettre mon cœur au point de ne pouvoir s'en dédire; l'y voilà. Je me charge d'une lettre pour Barneuil: je vôle à son Couvent; je le demande, il paroît; sa pâleur & son abattement montroient la situation de son ame. Mon cœur

treſſaillit en le voyant: je ne pus me défendre d'un mouvement d'envie que la généroſité s'efforçoit envain d'étouffer: heureux rival, diſois-je, que tu ne t'attens gueres aux douceurs du ſort qu'on te prépare; tes douleurs vont diſparoître, la mienne reſtera: je ſuis de moitié dans tes ſentimens. Que ne puis-je de même partager ton bonheur! Paſſez légerement, Monſieur, ſur ces ſentimens-là: ce ne ſont que des bluettes d'un amour qui ſe débat, & qui eſt aux abois: vous ne croiriez pas que j'euſſe aimé, ſi de tems en tems ma flâme ne s'échapoit: revenons à Barneuil; il fut ſurpris de me voir; il me demanda doucement ce que je déſirois de lui; je lui fis ſentir qu'un Révérend qui étoit à côté de nous, pourroit nous entendre, & qu'il n'étoit pas à propos qu'il fût inſtruit du ſu-

ſujet qui m'amenoit: nous paſſâmes dans le jardin, & là nous étant aſſis ſur un banc, après un moment de ſilence, je lui demandai s'il connoiſſoit Mademoiſelle de Bonneval. Ma queſtion le ſurprit & le troubla: je l'entendois ſoupirer; il m'enviſageoit triſtement, & ſembloit chercher à démêler dans mes yeux le motif de ma curioſité: il baiſſoit auſſi-tôt les ſiens, puis les rélevoit & les fixoit ſur moi avec une nouvelle attention: une eſpece de frémiſſement m'annonçoit ſon action avant qu'il les eût levez. Je vis le moment qu'effrayé du danger qu'il croyoit courir avec un étranger qui eût pû abuſer de ſa confiance; il alloit fuir, je vis ſon deſſein; j'eus pitié de ſon inquiétude; je le retins: Raſſurez-vous, lui dis-je, Monſieur, je vois la cauſe de votre ſilence, mais je

ne suis pas ce que vous pensez. Je viens vous consoler: je vous apporte des nouvelles de Mademoiselle de Bonneval; en même tems, je lui présente la lettre de son Amante: il l'ouvre en tremblant, & la lit avec avidité; j'examinois son visage; j'y distinguois une succession rapide des différens sentimens que cette lecture excitoit dans son cœur. Il acheva de lire, mais ce fut pour tomber dans une rêverie profonde: je voyois des larmes qui couloient de ses yeux; j'attendois qu'il ouvrît la bouche; il sembloit avoir oublié qu'il me devoit une réponse. Je lui dis: Eh bien, Monsieur, que voulez-vous que je réponde à Mademoiselle de Bonneval? Il sortit de sa rêverie, & m'en fit des excuses: dois-je croire, me dit-il, ce que cette chere personne me mande? Est il bien vrai qu'on
l'ait

l'ait forcée de m'écrire cette lettre fatale, qui m'a causé tant de chagrins; les persécutions qu'elle a souffert pour moi, me font ressentir plus vivement mes peines: mais s'il est vrai qu'elle soit touchée de mes maux, je les oublie; j'oublie que je suis & que je serai toute ma vie, le plus malheureux des hommes, puisque je ne puis plus avoir que des espérances criminelles: mais Monsieur, puisque vous avez le bonheur d'approcher de cette chere personne, dites-lui ...... Que ne pouvez-vous lire dans mon cœur? Que ne puis je moi-même lui peindre avec les couleurs les plus vives, toutes les passions dont il est le théâtre ..? Je m'égare; la passion est plus forte que ma raison. Hélas! Pourquoi Mademoiselle de Bonneval m'a-t-elle tiré d'erreur; je la croyois mon ennemie, je

combattois ma paſſion; j'en aurois peut-être triomphé; mais elle m'apprend qu'elle m'aime au moment qu'elle jure au pied de l'Autel de n'en aimer jamais d'autre que mon Rival. Adieu, Monſieur, continua-t-il en ſe levant; j'ai honte de vous avoir montré tant de foibleſſe. Je jugeai que Mademoiſelle de Bonneval s'étoit fait un plaiſir de lui laiſſer ignorer ſa ſituation préſente, pour le ſurprendre plus agréablement, en lui apprenant de bouche, qu'il pouvoit encore prétendre à ſa main; je me ſerois voulu du mal, ſi je l'euſſe laiſſé dans le deſeſpoir, pouvant l'en retirer: je lui appris que Mademoiſelle de Bonneval ne redoutoit plus le malheur de ſe voir unie au Conſeiller: je lui contai de quelle manière le hazard m'avoit procuré ſa connoiſſance; il m'écouta froidement;

me demanda mon adreſſe, je la lui dis, & nous nous quittâmes.

Je ne ſçavois que penſer de cette indifférence; je retournois chez Madame Sellier aſſez embarraſſé ſur la manière dont je devois faire le recit de mon embaſſade. Parler de la froideur avec laquelle Barneuil m'avoit quitté, c'étoit mettre le poignard dans le ſein de ſa Maîtreſſe: le peindre tendre, amoureux, paſſe encore; mais fidèle, c'étoit trop promettre; je ne devois pas m'en inquieter, je devois avoir une ſcene bien différente.

Je trouvai tout le voiſinage en rumeur, & des éclats de rire que j'entendois faire de tous côtez, me porterent à en demander la cauſe: j'appris que le Commiſſaire venoit d'enlever une jeune fille chez Madame Sellier; chez Madame Sellier, dis-je, en moi-

même tout troublé, elle ne loge que Mademoiselle de Bonneval. Juste Ciel ! détourne ce malheur de dessus cette chere personne; je montai au plus vîte chez la Veuve; les genoux me manquoient; la porte n'étoit qu'entr'ouverte: deux personnes parloient avec action; j'eus la confiance de prêter l'oreille à leurs discours: j'entendis la voix de Madame Sellier; elle reprochoit amèrement à un homme, que je lui entendis appeller Monsieur le Brun, le tort qu'il venoit de lui faire dans le quartier, en l'exposant aux coups de langue des railleurs. Eh! quoi; Madame, reprenoit gravement ce Monsieur le Brun. Qu'est devenu votre zèle? Vous repentez-vous d'avoir prêté la main à une œuvre de charité envers votre prochain? Votre pieté ne devroit-elle pas vous mettre au-dessus de pa-

pareilles craintes, quand vous travaillez pour la gloire de Dieu? Avez vous à répondre de vos actions au monde? Allez, Madame Sellier, je vois bien que je me suis trompé, quand je vous ai regardé comme la plus fervente de mes Pénitentes. A ces mots prononcez d'un ton décisif, je ne pus méconnoître le Directeur de Madame Sellier. La Dévote frappée du reproche, alloit répliquer; mon impatience ne me permit pas d'écouter plus long-tems: tout sembloit conspirer à me confirmer dans mes doutes; je voulois m'éclaircir, & l'idée seule de cet éclaircissement me faisoit trembler: je me refusois avec horreur à la connoissance d'une chose que je croyois très-possible; mais que je n'osois regarder comme certaine. Il falloit pourtant le sçavoir: j'entrai en frémissant dans l'a-

l'apartement de Madame Sellier. Le premier objet qui me frappa, fut le Directeur: l'idée de ce personnage me sera toûjours présente. Figurez-vous un homme haut de six pieds, un long visage maigre & pâle, un front livide, d'épais sourcils qui ombrageoient des yeux creux, un nez énorme, voilà son visage. Son esprit ne démentoit pas l'idée que l'on s'en formoit à la premiere vûë. Il parloit sententieusement, & débitoit ses pensées comme des oracles; sa main d'accord avec un roulement d'yeux étudié, sembloit annoncer l'interprête des volontez du Ciel: au reste très honnête homme, & possédant parfaitement l'art de conduire les ames dévotes dans le chemin du salut par un route toute contraire à celles des autres Directeurs: ceux-ci vous font sentir doucement le dan-

danger des passions, & exercent une aimable tyrannie sur les cœurs ; lui, vous effrayoit par des peintures terribles des suites d'une complaisance trop aveugle pour ses inclinations. Quelle différence ? l'un est un maître impérieux, l'autre est un agréable confident ; ainsi l'on parvient à son but par des voyes différentes.

Je m'écarte pourtant avec mes portraits ; je sors de mon sujet : mais j'y reviens. Après avoir jetté les yeux en passant sur cette figure extraordinaire, je les portai sur Madame Sellier, que mon apparition subite venoit d'interdire. Malgré le trouble qui m'agitoit, je sçus me composer assez pour lui demander froidement, si Mademoiselle de Bonneval étoit visible ; ma question acheva de la déconcerter. Elle se tourna du côté du Directeur, cherchant dans ses yeux la réponse qu'el-

qu'elle devoit me faire. Je la prévins; parlez, lui dis-je vivement, eſt-elle à ſa chambre ; pourquoi ce ſilence? Le ſaint homme ſe tourna de mon côté, & me dit d'un air froid: Comptez, Monſieur, que cette Demoiſelle eſt en ſûreté. Sans lui répondre, je preſſai de nouveau Madame Sellier. Que vous dirai-je? Je demeurai foudroyé par la confirmation du malheur de Mademoiſelle de Bonneval: je tombai ſur un ſiége; je n'avois pas la force de leur reprocher leur action: mes yeux parloient pour moi; ils étoient les miniſtres de ma colere, & les interprêtes de ma fureur; enfin la douleur me ranima, J'addreſſai la parole à Madame Sellier; voilà donc, lui dis-je, l'effet de vos indignes ſoupçons: que vous avoit fait cette pauvre Demoiſelle; c'étoit la douceur même? Quand elle au-

auroit été votre ennemie, l'auriez-vous traitée avec plus d'indignité? Elle ne me répondoit que par ses larmes; je ne lui en voulois pas plus de mal: j'étois sûr qu'elle n'étoit pas l'auteur de cette action; je la connoissois, elle faisoit le bien de bonne foi, & le mal sans vouloir se faire; mais me levant avec vivacité: Sortez, Monsieur, dis-je au Directeur; j'oublierois peut-être le respect que je dois à votre caractère, pour ne penser qu'à votre action. Il craignit ce que je n'avois certainement pas envie de faire; il sortit.

Délivré de son odieuse présence, je me tranquillisai; je croyois que Madame Sellier alloit m'apprendre en quel lieu on avoit mené Mademoiselle de Bonneval. Elle l'ignoroit, & me dit que Monsieur le Brun seul le sçavoit: il n'étoit plus tems

de

de me repentir de la faute que je venois de faire, en lui parlant avec si peu de ménagement. Je voulus du moins sçavoir les particularitez de cette malheureuse avanture. On aime à recueillir les moindres circonstances de son malheur; il semble que l'on chérisse sa douleur, puisque l'on cherche à l'augmenter par de nouveaux traits. J'appris donc que Madame Sellier, agissant toûjours en conséquence des soupçons qui s'étoient emparez de sa cervelle à la vûë de Mademoiselle de Bonneval, avoit averti le zèlé Directeur, qui étoit venu lui rendre visite, de l'occasion qui se présentoit d'exercer son talent pour la conversion des ames; que le Directeur avoit été trouver Mademoiselle de Bonneval, l'avoit haranguée; qu'elle l'avoit d'abord écouté patiemment, mais que

que fatiguée de l'opiniâtreté de ſes remontrances, elle avoit éclaté en reproches ; que l'amour propre du Réverend avoit été choqué de cette rébellion, à laquelle il n'étoit point accoûtumé ; & que l'intérêt de ſa vengeance, d'accord avec ſon zèle pour la gloire de Dieu, avoit cauſé le malheur de Mademoiſelle de Bonneval. Je pleurai le ſort de cette chere perſonne, comme un ami tendre qui ſe voit enlever l'occaſion d'obliger ce qu'il aime ; vous le dirai-je ? comme un Amant paſſionné qui ſe voit arracher l'objet de ſon amour. Madame Sellier me promit de s'informer de Monſieur le Brun de l'endroit où Mademoiſelle de Bonneval avoit été conduite, & je me retirai chez moi, pour me livrer aux réflexions les plus accablantes.

Le lendemain de ce jour mal-

heureux, on vint m'avertir qu'on ſouhaitoit de me parler; je fais entrer, & je vois un inconnu qui vient ſe jetter dans mes bras: je fus ſurpris de l'abord; je me reculai pour me dérober à ſes empreſſemens. Vous voyez, me dit-il en me tendant la main, un homme pénétré de vos bontez, & qui vient vous conjurer de vouloir les continuer. Je ne ſçavois à qui s'addreſſoit ce diſcours; j'examinois cet homme avec toute l'attention poſſible: ma mémoire travailloit envain à s'en retracer l'idée. Eh quoi, reprit-il, vous ne reconnoiſſez pas Barneuil! Je ſuis ce malheureux Amant, qui vient, ſur la foi de votre parole, chercher la fin de ſes peines? Verrai-je ma chere Bonneval? Pourrai-je jurer à ſes pieds que je l'adore? Que ne vous devrai-je pas pour ce bonheur; tout mon ſang ne pourroit

toit le payer? Jugez quel devoit être mon embarras à de pareilles queſtions: de quelle manière je devois répondre à ces mouvemens d'amitié & de reconnoiſſance! La froideur de ma reception calma ſes tranſports ; il vit ma triſteſſe, que je ne pus lui déguiſer; il en frémit. Ah! Monſieur, me dit-il avec vivacité, m'auriez-vous trompé? Que dois je penſer de votre ſilence? Ma chere de Bonneval eſt-elle rentrée ſous la tyrannie de ſon injuſte Tante? Parlez, Monſieur, ou donnez-moi la mort; elle me ſera plus douce que l'incertitude du ſort de ma chere Maîtreſſe... il ſe tut après ces mots; il me regardoit avec des yeux impatiens; il attendoit ma réponſe. Je ne lui cachai pas ſon malheur, mais je le lui appris avec tous les ménagemens poſſibles; j'affectai même de prendre

un air indifférent, & je lui fis voir que rien ne feroit plus facile que de délivrer sa belle Maîtresse; & quoique je sentisse toute l'imprudence de ma promesse, j'allai jusqu'à lui assûrer que Monsieur le Brun ne feroit pas difficulté de nous découvrir sa retraite, au moyen des démarches que je ferois pour cela, dont sans doute son amour-propre seroit flatté. Le coup étoit porté; Barneuil ne m'écoutoit plus: une profonde mélancolie venoit de s'emparer de lui tout à coup. C'en est donc fait, me dit-il, je ne la verrai plus; malheureux! Je suis fait pour servir d'exemple aux rigueurs de l'amour; prêt de me voir le plus heureux de hommes, quel coup! Adieu, Monsieur, continua-t-il en me serrant la main, je suis persuadé de votre bonne volonté; je ne la méritois pas. Il sortit

tit dans le moment ſans attendre ma réponſe: je ne ſçus que penſer d'une retraite auſſi froide ; elle ne répondoit pas à la perſuaſion dans laquelle il diſoit être de ma propre volonté, ni à l'empreſſement de ſon abord. Je le reconduiſis juſqu'au bas de l'eſcalier, toûjours complimentant de part & d'autre; mais de ces complimens ſecs & froids, tels que s'en font mille gens, qui ſe voyent aujourd'hui pour ne ſe revoir de leur vie; tiſſus de mots guindez, que le cœur déſavouë ; auſſi ennuyeux pour ceux qui les écoutent, que gênans pour ceux qui les font.

Sans vouloir pénétrer dans les motifs de la conduite de l'Amant, je ne ſongeai qu'à délivrer ſa charmante Maîtreſſe, je ſortis dans la réſolution de tout tenter pour en venir à bout, falût-il aller trouver Monſieur le

Brun, me jetter à ses genoux, le prier, le conjurer de rendre la liberté à cette infortunée Demoiselle. Ce motif applanit tout, il adoucit l'idée de la scene mortifiante que j'allois essuyer, & du triomphe du dévot, qui verroit à ses pieds un homme qui l'avoit traité avec si peu de ménagement ; mais ce ne fut qu'après que Madame Sellier m'eût assûré qu'elle n'avoit pû rien gagner sur l'esprit de Monsieur le Brun, que je me résolus d'aller trouver cet homme infléxible. Une Gouvernante dont la propreté, le coloris & la fraîcheur déroboient aux yeux l'outrage des années, me dit d'un air modeste, que Monsieur reposoit. Quand, lui dis je, sera-t-il visible ? Monsieur, reprit-elle, repose jusqu'à quatre heures, donne deux heures à l'instruction de ses Pénitentes, prie Dieu jusqu'à sept,

&

& ſe couche à huit. Le pauvre homme, en me rappellant le trait du Tartuffe! Je quitte la beate, en lui diſant, que je ne voulois pas déranger la ſainte diſtribution des occupations de ſon Maître, & que je prendrois la liberté de revenir le lendemain.

Le ſoir j'étois au Palais Royal, ma promenade favorite, enfoncé dans une rêverie profonde, le ſouvenir de Mademoiſelle de Bonneval m'occupoit. C'eſt ici, diſois-je, que je l'ai vûë pour la première fois; qu'elle me parut aimable! Mon cœur ne ſe figuroit rien de ſi doux que de brûler pour une auſſi charmante perſonne; c'eſt ici que je venois chercher une félicité qui me fuit, & qui n'eſt pas faite pour moi. Heureux Barneuil que je porte envie à ton ſort! Je ne ſortis de ces réflexions qu'en me ſentant

tirer par l'habit. Je tourne la tête, un Savoyard me présente une carte sur laquelle je lis ces mots :

On vous attend avec impatience à la Place des Victoires.

Sans sçavoir d'où me pouvoit venir cet avis mistérieux ; je n'en connoissois point l'écriture. Le Savoyard à qui j'en voulois demander des nouvelles, avoit déja disparu. Je fus curieux d'apprendre ce que ce pouvoit être. J'allai au lieu marqué; quelle fut ma surprise en me voyant aborder par un homme qui avoit l'épée nuë! Je reconnois Barneuil. Ah Monsieur, m'écriai-je, en courant à lui les bras ouverts ; où sont vos ennemis? Lâche, me répondit-il, en reculant quelques pas, je n'en ai pas d'autre que toi, défens ta vie. Mon étonnement fut

fut ſans égal, en me voyant traité de la ſorte. Je ferraillai plutôt pour fatiguer un adverſaire que je croyois n'avoir pas beaucoup à redouter, que dans l'intention de le maltraiter. Je n'avois pourtant pas peu d'affaires à parer les coups qu'il me portoit. C'eſt quelque choſe de terrible qu'un homme animé par la jalouſie & le deſir de ſe venger. Il s'apperçut que je le menageois, ſa fureur en redoubla; mais il étoit trop émû pour porter des coups ſûrs. Je le déſarmai; dans l'inſtant nous nous vîmes entourez par le Guet, que les cris des ſpectateurs avoient attiré. Point d'indignitez, Meſſieurs, dis-je au Guet, j'irai par-tout où vous me conduirez, mon épée que je vous remets, vous eſt un gage de ma docilité: On nous mena chez le Commiſſaire P..... homme aimable, & dont la politeſſe me

charma. Il ne nous parla point avec cette dureté qui fait l'essentiel du caractère de ses pareils. Il nous demanda avec douceur quel pouvoit être le sujet de notre différend; & il ajoûta poliment, en nous faisant rendre nos épées, que nous n'étions pas faits pour être traitez en criminels, que c'étoit, sans doute, l'honneur qui nous mettoit les armes à la main, qu'une pareille action avoit une cause trop belle pour mériter d'être punie, & qu'il seroit charmé de pouvoir être notre médiateur. Il se tut en attendant notre réponse. Barneuil étoit trop émû pour la faire. Pour moi, qui dans la chaleur de l'action même avois conservé tout mon sens froid, je m'en chargeai, je ne déguisai rien à Monsieur D.... de notre avanture avec Mademoiselle de Bonneval. Il me prit par la main,
&

& nous dit : Embraſſez-vous, Meſſieurs. Barneuil s'y refuſoit, en marquant ſon indignation. Le Commiſſaire qui vit ſon action, lui dit, ſortez, Monſieur, de votre erreur, il n'eſt pas difficile de ſentir quel ſujet vous anime contre Monſieur ; mais ſoyez perſuadé (ſi vous prenez un intérêt auſſi ſenſible à ce qui regarde Mademoiſelle de Bonneval) que vous n'avez pas d'ami plus zèlé ; croyez que je ne vous parle pas avec tant d'aſſurance, ſans ſentir toute la force de ce que j'ai l'honneur de vous dire ; & s'il ſe trouve ici quelqu'un de criminel, c'eſt moi. Je vois qu'il faut vous expliquer cette énigme. Il nous apprit que Mlle de Bonneval étoit à St. M. ; qu'il avoit lui-même ſervi la fureur de Monſieur le Brun, qui l'étoit venu trouver d'un air affligé, & lui avoit peint la vie de

de cette jeune Demoiselle avec des couleurs si noires, qu'il avoit cru qu'il étoit de son devoir de prévenir les suites d'un penchant si violent pour le libertinage. Comment, Monsieur, interrompit vivement Barneuil à ce mot, il a eu le front de la traiter de libertine? L'imposteur! elle est la plus vertueuse, la plus aimable de toutes les filles; chere Bonneval, quel sacrifice! Comment payer un amour qui t'expose à de pareilles indignitez? Monsieur, continua-t-il, en me tendant la main, oubliez le passé, je vous ai cru mon rival, vous connoissez mon amour, & cet amour seul doit excuser ma foiblesse; le repentir le plus vif a pris dans mon cœur la place de la fureur: soyez desormais mon ami, joignons nos efforts pour arracher ma chere maîtresse des mains indignes qui l'oppriment.

He-

Helas! la générosité vous a tout fait faire pour elle, & vous ne connoissez mon amour que par ma fureur. N'en parlons plus davantage, que pour songer à délivrer votre maîtresse; prions Monsieur de vouloir s'intéresser pour nous, il ne refusera pas son ministere à une action dont il reconnoît lui-même la justice. Messieurs, nous répondit Monsieur P..... je ne veux pas vous promettre plus que je ne peux tenir; notre pouvoir est limité, nous pouvons nuire, mais nous n'avons pas la même facilité de faire du bien;

Et l'avare Acheron ne lâche point
sa proye.

Mais je me charge de dessiller les yeux du Magistrat qui veille sur nos actions; je me charge de lui faire voir que l'on en impose à sa Religion, que l'on abuse de son zèle & de son amour pour les bon-

bonnes mœurs, que l'on s'en sert pour opprimer l'innocence ; quand je lui aurai parlé de cette façon, repofez-vous fur fa bonté, efpérez tout de fa juftice. Barneuil remercia M. P ..... avec des transports d'Amant. Nous fortions ; il nous retint : Non, Meffieurs, nous dit-il, puifque j'ai eu le bonheur de réconcilier deux amis, j'aurai le plaifir de voir fceller leur réconciliation chez moi ; foupez ici. Nous acceptâmes très-volontiers une propofition faite d'auffi bonne grace.

Ce ne fut pas fans nous faire promettre que nous reviendrions, que M. P ..... nous laiffa fortir. Nous quittâmes ce galant homme, charmez de fes politeffes ; & pleins des efpérances qu'il nous avoit données. Mon cher ami, me dit Barneuil en nous retirant, (l'amitié va vîte entre gens que
le

le même intérêt anime, & surtout dans un cœur aussi vif que celui de Barneuil) enfin le sort de ma chere maîtresse ne m'est plus caché, je vous parlerai même à cœur ouvert: croiriez-vous que je suis charmé que sa mauvaise fortune l'ait conduite dans cet endroit? Je ne pus lui dissimuler la surprise que me causoient de pareils sentimens; ma manière de penser vous étonne, reprit-il; mais vous allez voir qu'elle n'est pas si déraisonnable qu'il seroit naturel de le croire. Le préjugé a mis une grande distance entre Mademoiselle de Bonneval & moi, puisque mon pere n'étoit que le Commis du sien. Madame de Valpré, plus entêtée que qui que ce soit de ce préjugé ridicule, ne m'auroit jamais permis d'aspirer à la possession de sa charmante niéce: j'étois la victime de sa vanité. Cette avan-

avanture rapproche nos conditions; ce malheur produira peut-être quelque changement favorable, qu'en penſez-vous? J'applaudis à ſa réflexion. Je compte beaucoup, ajoûta-t-il, ſur les promeſſes de M. P..... pour la liberté de Mademoiſelle de Bonneval; mais quel terme immenſe pour mon amour, que de ne pouvoir me flatter, que quand elle ſera libre! Que cette choſe me tarde à mon impatience! Il m'eſt venu une idée; ſi vous me ſecondez, demain je verrai ma chere de Bonneval, & ce n'eſt que demain que je veux vous communiquer mon projet. Nous nous quittâmes.

J'étois dans l'impatience de ſçavoir quel pouvoit être ſon deſſein: il ne manqua pas de venir le lendemain; il étoit dans un habillement d'Eccléſiaſtique, & tout-à-fait méconnoiſſable dans

dans cette nouvelle décoration : joignez à cela l'air pâle qu'il avoit rapporté de son Couvent, des cheveux de dévôt, la tête panchée sur l'épaule gauche, & le talent d'appuyer ces simagrées d'un roulement d'yeux qu'il attrapoit parfaitement. Eh bien, me dit-il, comment me trouvez-vous ? Croyez-vous que je puisse représenter avec honneur le confident de Monsieur le Brun. Je conçus dans l'instant son projet : A merveille, lui répondis-je, vous possedez à fond toutes les attitudes : oui, sous ce saint déguisement vous pourrez être sûr d'entrer par-tout. Allons donc, reprit-il, dépêchons-nous ; vous jouerez, vous, le rôle de cousin de ma chere maîtresse, confions le reste à l'amour, il m'a trop persecuté pour ne m'être point favorable un moment.

Nous arrivâmes à S. M... Rien

ne tint contre la béatifique phyſionomie de Barneuil. On avoit averti Mademoiſelle de Bonneval qu'on venoit la demander de la part de Monſieur le Brun. Je tenois Barneuil par la main, & je la ſentois trembler dans la mienne. Vous n'êtes pas, lui dis-je, en état de paroître, laiſſez-moi préparer les voyes, je vous avertirai quand il en ſera tems. J'entrai dans la chambre, ou plutôt dans le ſéjour de l'horreur. Figurez-vous un petit cabinet qui ne reçoit la lumiere que par une lucarne grillée, un grabat, une table & une chaiſe. Tel étoit l'endroit où Mademoiſelle de Bonneval étoit condamnée à pleurer des fautes qu'elle n'avoit point commiſes. Je fus pénétré de douleur en voyant cette aimable perſonne dans un état auſſi miſerable Je m'arrêtai pour eſſuyer mes larmes, & pour la conſiderer:

rer: elle avoit les coudes ſur la table, & cachoit ſon viſage de ſes mains; ma voix la tira de cet accablement; elle ouvrit des yeux baignez de pleurs, qu'elle tourna languiſſamment ſur moi. En croirai-je mes yeux, me dit-elle, d'un air ſurpris ? Vous, Monſieur, dans ce lieu, c'eſt pouſſer trop loin la généroſité; elle n'éxige pas que vous vous intéreſſiez davantage au ſort d'une infortunée. Ah ! Mademoiſelle, lui répondis-je, vous êtes vous-même trop généreuſe, laiſſez éclater contre moi des reproches qui ne ſont que trop légitimes; c'eſt moi, c'eſt mon imprudence qui vous a plongée dans les malheurs que vous eſſuyez. Ceſſez, Monſieur, reprit-elle, de vouloir diminuer ma reconnoiſſance, en vous accuſant d'un malheur que vous n'avez pû prévoir; mon cœur ne ſçait pas mettre de différence en-

tre un ſervice rendu & la volonté de le rendre : une faute comme la mienne, pouvoit-elle avoir une ſuite plus heureuſe ? Mais expliquez-moi ce myſtère, pourquoi paroiſſez-vous ici ſous le nom de mon plus cruel ennemi? que dois je penſer d'une pareille précaution ? On me regarde donc comme bien criminelle, puiſqu'on ne peut me parler que ſous les auſpices d'un tel homme. Non, lui dis-je, Mademoiſelle, je ne dois qu'à moi-même le bonheur de vous voir; il eſt bien vrai que je ſuis dans la compagnie d'un homme qui vient de la part de Monſieur le Brun, mais moins cruel que celui qui l'envoye; il ſçait reſpecter votre douleur, & il attend pour paroître que vous daigniez le lui permettre. Vous êtes donc auſſi de mes ennemis, répondit-elle, en me jettant un regard douloureux ; vous me trahiſ-

hiſſez donc ! Ciel ! que dois-je à préſent eſpérer, ſi la ſeule perſonne que mon malheur attendriſſoit, m'abandonne, & ſert la fureur de ceux qui me perſécutent ? Sans lui répondre, je m'avançai vers la porte où Barneuil attendoit en tremblant la fin de notre entretien. Mademoiſelle de Bonneval vit mon action, elle crut que je ſortois effectivement, la douleur la fit retomber dans la même poſture où je l'avois trouvée en entrant. L'impatience fait entrer Barneuil ; le voir fondre à ſes genoux, les embraſſer, l'appeller ſa chere maîtreſſe, lui donner tous les noms que l'amour inſpire, tout cela ſe fit avec une rapidité, avec des tranſports qui ne ſont connus que de l'amour le plus paſſionné. Jamais paſſage de la douleur la plus profonde à la joye la plus vive, ne fut ſi ſubit que chez Ma-

demoiselle de Bonneval; ses yeux brilloient du feu de l'amour. Barneuil tenoit une de ses mains, sur laquelle il colloit mille baisers ; le plaisir mutuel dont leurs ames étoient enyvrées, lioit leurs langues, & ne laissoit qu'à leurs yeux la faculté d'exprimer leur bonheur ; ils s'oublioient dans cette occupation charmante. Vous m'allez demander de quoi mon cœur étoit occupé à la vûë des transports mutuels de ces heureux Amans, dispensez-moi de vous le dire ; il perdoit tout du côté de l'amour, mais le plaisir de voir deux personnes dont la félicité étoit mon ouvrage, & leur reconnoissance, m'offroient un prix qui balançoit cette perte.

Je ne m'appercevois pas que la porte du cabinet étoit ouverte : je frémis de mon imprudence : si quelqu'un eût été témoin de cette scène, tout étoit perdu.

En

En falloit-il davantage pour confirmer les calomnies de Monsieur le Brun? Je tirai les Amans de leur extase. Allons, leur dis-je, en riant; c'est trop vous livrer à vos transports, songez que les momens sont précieux. Que vous êtes cruel, me répondit Barneuil! puis-je les employer plus délicieusement qu'à contempler ma charmante maîtresse: chere Bonneval, puis-je me flatter que vous êtes aussi sensible à cette qualité, que je le suis à celle de votre Amant. Ah! Barneuil, repartit tendrement sa maîtresse, que cette incertitude m'est cruelle? Tout ce que j'ai fait pour vous, mes chagrins, mes démarches imprudentes, la haine de ma tante, ces lieux affreux où vous me trouvez, tout vous prouve mon amour; je vous croyois inconstant, & je vous aimois; que ferai-je, quand je vous re-

trouve fidéle? Barneuil étoit enchanté: Aimons-nous donc, lui dit-il avec transport, ma chere Bonneval, aimons-nous, & que rien au monde ne nous empêche de nous répéter mille fois que nous ne serons jamais sensibles à d'autre bonheur. Au moment que les assurances d'une tendresse réciproque devoient combler de joye ces Amans, nous vîmes Mademoiselle de Bonneval qui changeoit de couleur, ses yeux se couvrirent de larmes, elle retira ses mains d'entre celles de Barneuil: O Dieux, s'écria-t-il tristement, quel changement, ma chere de Bonneval! vous me trahissez donc! quelle récompense pour tant d'amour! Non, Barneuil, lui répondit-elle, je ne vous hais pas, j'ai pour vous tout l'amour qu'il est possible de ressentir: vous me dites que le vôtre égale le mien; il est bien doux pour mon cœur

de

de le croire: mais qui me répondra que votre paſſion durera toûjours, ſongez-vous en quels lieux vous me trouvez ? Songez - vous que c'eſt ici que l'on punit le deſordre ? Soutiendrez - vous cette idée ſans ſentir diminuer votre ardeur ? Elle ſe tut, & attendit la réponſe de ſon Amant, qui lui reprocha tendrement l'injuſtice de ſes doutes, & lui dit que c'étoit offenſer la délicateſſe de ſes ſentimens, que de croire qu'une pareille idée pût jamais altérer ſa paſſion. Moi, continua-t-il, j'oublierois que, ſi vous m'euſſiez moins aimé, vous ſeriez heureuſe ! j'oublierois que c'eſt pour l'amour de moi que vous êtes ici ! Ah ! s'il ſe pouvoit ajoûter quelque choſe à ma paſſion, ce ſouvenir ſeul la rendroit plus violente; mais non..... vous m'aimez foiblement, puiſque vous me croyez capable de ceſſer jamais

de vous adorer. L'amour met un charme dans la voix d'un Amant aimé, qui soûmet la plus difficile. Mademoiselle de Bonneval vouloit être persuadée, Barneuil vouloit persuader; ils furent tous deux contens.

Cette premiere effusion de sentimens de leur cœur fit place à une conversation plus réglée; la captivité de Mademoiselle de Bonneval en devint le sujet; Barneuil assura sa Maîtresse qu'elle ne demeureroit pas long-tems dans cet affreux séjour, qu'il alloit tout tenter pour la retirer. Vous voulez me flatter, lui dit-elle; helas! quand il seroit vrai que je pusse espérer de sortir d'ici, que feriez-vous? Comment fléchirons-nous Madame de Valpré? Si elle a pû me haïr quand j'étois innocente, de quel œil va-t-elle me regarder à présent? Et vous, aurez-vous la hardiesse de

de vous présenter devant elle ? Chargé du deshonneur de sa famille ; vous, l'objet d'une passion méprisée. Ah ! Barneuil, je ne le vois que trop, il faut renoncer à notre amour..... Qui voudra se charger de ma grace ? Moi, lui dis-je, Mademoiselle, pourquoi craignez-vous de confier cette commission à mon zèle ? Appréhendez-vous qu'il ne se ralentisse au moment qu'il demande les plus grands efforts ? Barneuil me serroit la main, & me disoit : Mon cher ami, je vous devrai la vie. Sa Maîtresse me regardoit, & ses yeux m'assuroient qu'elle partageoit la reconnoissance de son Amant. Heureux Amans, leur dis-je, espérez ; ce n'est qu'après bien des tempêtes que l'on entre dans le port ; peut-être touchez-vous au moment de votre félicité. Nous sortîmes, en promettant à Mademoiselle de Bon-

Bonneval qu'elle ne tarderoit pas à ſçavoir la réuſſite de mon voyage. Je dis à Barneuil de m'aller attendre au jardin du Temple ; & je fus chez Madame de Valpré.

Je la trouvai ſeule, elle me demanda ce qui m'amenoit; je ne cherchai pas de détours, je voulois ſçavoir au plutôt à quoi m'en tenir, je lui dis que Mademoiſelle de Bonneval étoit le ſujet de ma viſite: ſon étonnement me donna le tems de continuer ; je lui continuai ſon hiſtoire, je n'oubliai rien pour faire valoir l'innocence de ſa démarche ; j'inſiſtai ſur la foibleſſe ; mais à l'endroit critique j'héſitai...., je franchis pourtant le pas ; je lui dis tout, mais avec les ménagemens néçeſſaires, & je peignis ſon deſeſpoir avec toute la force & la vivacité que le ſujet m'inſpiroit. Madame de Valpré gar-

doit

doit le ſilence, une triſteſſe profonde lui couvroit le viſage; j'augurai bien de ces mouvemens involontaires, je jugeai que la tendreſſe, plus puiſſante que ſa haine, lui arrachoit ces larmes dont elle vouloit envain me dérober le motif par ſon ſilence. C'en eſt fait, dit-elle en ſe levant, je me rends, ma raiſon triomphe, Monſieur, je vole à ſon ſecours, toute indigne qu'elle en eſt; mais la compaſſion l'emporte ſur la colere. Niéce trop imprudente, que tu me cauſes de larmes! plût au Ciel que ce fût les dernieres! Elle me remercia avec toute la reconnoiſſance poſſible, & me promit de n'oublier jamais le ſervice que je venois de rendre à ſa famille. Je ne jugeai point à propos d'entrer dans une converſation plus particuliere, je me retirai.

Je me rendis au Temple; du plus

plus loin que Barneuil m'apperçut, il accourut à moi : Eh bien, me dit-il avec vivacité, m'apportez-vous la mort ? M'allez-vous rendre la vie? Ma chere de Bonneval sortira-t-elle ? Vous pouvez, lui répondis-je, compter sur sa liberté. Ciel! reprit-il, vous me faites trembler; de quel ton m'annoncez-vous cette nouvelle? Que dois-je en penser pour mon amour? Je lui racontai de quelle manière les choses s'étoient passées chez Madame de Valpré. Il parut rêver un moment : mais prenant courageusement son parti, elle sera libre, dit-il; je suis trop heureux, si j'en crois les pressentimens de mon cœur; on ne s'opposera plus à mon amour pour ma chere de Bonneval, courons lui annoncer le succès de votre visite; allons la tirer d'inquiétude.

Quel sejour! me dit Barneuil, en

en me faisant remarquer ces murs épais & ces barreaux de fer, foibles remparts contre les attaques de l'amour. Quelle demeure affreuse! Qui croiroit que ces murs renferment la plus aimable & la plus vertueuse de toutes les filles. Ah! si j'y pouvois passer ma vie avec elle, je ne changerois pas ma destinée pour celle du plus grand Roi du monde; je sentois que mon cœur avouoit de pareils transports, & qu'à la place de Barneuil, je n'en aurois pas moins dit.

Nous ne trouvâmes pas plus de difficulté à entrer la seconde fois que l'on ne nous en avoit fait à la première. Mademoiselle de Bonneval nous attendoit dans une agitation mortelle; elle pâlit en nous voyant, & n'eut pas la force d'ouvrir la bouche: Barneuil s'étoit chargé de l'instruire de ce qui s'étoit passé. Il ne négli-

gli-

gligea rien de tout ce qu'il crut capable de lui redonner des espérances; il étoit à genoux devant elle, & lui baisoit avec transport une main qu'elle lui abandonnoit négligemment. Quel coup de foudre! Madame de Valpré, cette Tante impitoyable, née pour tourmenter ces fidéles Amans, entre & les trouve dans cette situation. Nous ne l'attendions pas assûrément; & il falloit qu'elle eût fait mettre les Chevaux au carosse au moment que je sortois. J'affoiblirai par mes expressions la surprise que nous causa cette vûë subite; n'importe, je vais tâcher de vous en donner une foible esquisse, & je laisse à votre imagination le plaisir de s'en tracer le tableau. Madame de Valpré étoit immobile, vouloit parler, ouvroit la bouche, & ne disoit mot: Barneuil tremblant, se couvroit de son

ſon mouchoir; Mademoiſelle de Bonneval avoit la tête panchée ſur ſon ſein, & tâchoit de dérober ſa confuſion en ſe cachant le viſage avec les mains; tout mon ſang étoit glacé; mon cœur palpitoit, & j'attendois avec impatience la fin de cette avanture. Ce fut Madame de Valpré qui rompit ce ſilence ſtupide. Levez-vous, dit-elle ſéchement à Mademoiſelle de Bonneval; ſuivez-moi, Mademoiſelle: elle obéit en tremblant, ſe leve, & retombe aux pieds de ſa Tante, dont elle embraſſe les genoux en verſant un torrent de larmes, & ſans proférer une ſeule parole. Madame de Valpré vouloit la repouſſer; mais cette tendre victime de l'amour lui ſaiſit la main, qu'elle baigna de ſes pleurs. Ces innocentes careſſes auroient rendu le bronze ſenſible; j'étudiois les mouvemens de la Tante: je

voyois la tendresse combattre dans son cœur contre la sévérité; je tremblois, & j'espérois, suivant les différens avantages que ces sentimens remportoient l'un sur l'autre, que la tendresse alloit être victorieuse. Madame de Valpré se laissoit toucher; quand Barneuil, par un transport imprudent, vint renverser son bonheur en joignant ses prieres aux larmes de sa Maîtresse. Madame de Valpré ne l'avoit pas d'abord reconnu: elle le prenoit sans doute pour un Ecclésiastique qui venoit consoler sa Niéce. L'action de Barneuil le lui fit reconnoître. Juste Ciel, s'écria-t-elle en se retirant avec précipitation, c'est lui même! Oui, Madame, lui dit-il, oui c'est l'infortuné Barneuil que vous voyez à vos genoux; un ingrat qui a trop long tems abusé de vos bontez, qui mérite toute votre haine,

ne, qui vient mettre ſon cœur & ſon crime à vos pieds, & qui oſe encore vous implorer pour Mademoiſelle. Hélas! elle n'eſt pas coupable, je ſuis ſeul criminel . . . . . Madame de Valpré le regardoit attentivement ; Vous Barneuil, lui dit-elle : vous à qui je croyois des ſentimens, venir à la faveur d'un habit & d'un caractère, pouſſer la ſéduction jusqu'aux pieds du Sanctuaire ; y venir attaquer la vertu . . . . . Ah! c'en eſt trop . . . . ce n'eſt que vos remords que je charge du ſoin de me venger. Sortez, Mademoiſelle, continua-t-elle en addreſſant la parole à ſa Niéce, qui la ſuit d'un pas chancelant, & diſparoît.

Barneuil avoit les yeux fixez vers la porte; il reſtoit immobile dans la même ſituation où ſon amour trop indiſcret l'avoit fait mettre. Je le tirai de cet accablement ;

 il

il me regarda triftement, & me dit d'une voix que la douleur avoit éteinte: Voilà le coup le plus cruel de tous ceux dont l'amour m'a frappé. C'en eft fait: Non je ne dois plus penfer au bonheur de la revoir; ma chere de Bonneval eft perdue pour moi: l'ennemi de mon bonheur me l'enleve. Je tâchois de confoler ce malheureux Amant; la douleur que je reffentois moi-même, me fournit des expreffions qui tranquilliferent un peu la fienne; je vins même à bout de l'engager à venir faire un tour de promenade, & à me conter les particularitez de l'amour de Madame de Valpré. A-t-il été, lui dis-je, affez fort pour juftifier fon opiniâtreté à vouloir votre malheur? Vous en allez juger, me répondit-il; trop heureux, fi en parlant de ma paffion, je pouvois charmer la douleur

leur que me cauſe la perte de celle qui l'a fait naître. Nous nous aſſimes ſur le gazon à l'ombre de ces Maroniers, que le plus aimable des Poëtes *, a rendu immortels, & Barneuil commença en ces termes . . .

„ Si les douceurs de l'amour „ n'étoient deſtinées qu'aux A„ mans, dont les inquiétudes les „ plus cruelles ont exercé la con„ ſtance, jamais perſonne n'au„ roit eu plus de droit d'y pré„ tendre que moi. Ce fut à la „ Comédie que Mademoiſelle „ de Bonneval s'offrit pour la „ première fois à ma vûë, & ce „ moment fut celui de la naiſ„ ſance de ma paſſion; vingt lor„ gnettes bracquées contre une „ loge, m'avertirent qu'il pa„ roiſſoit quelque beauté. J'y „ jettai les yeux, je la vis; j'i-

* Chaulieu.

„ gnorois le pouvoir de l'amour ;
„ un coup d'œil de cette char-
„ mante perſonne me l'apprit ; &
„ mena tout d'un coup mon cœur
„ au point où une paſſion inſpi-
„ rée par des charmes médio-
„ cres, n'arrive que par dégrez."

On jouoit Zaïre : mon dégoût pour les morceaux les plus touchans de la piéce, mon attention ſur la loge, mon impatience ; mouvemens involontaires, contre leſquels ma raiſon combattoit foiblement ; tout m'avertit du changement qui venoit de ſe faire dans mon cœur.

J'avois les yeux ſi fixément attachez ſur la loge, que le moindre mouvement qui s'y faiſoit ne pouvoit m'échaper. J'apperçûs Madame de Valpré ; cette vûë me combla de joye ; il faut avoir aimé pour ſentir combien ſont précieuſes dans un

un commencement de passion ; les moindres circonstances qui semblent devoir vous faciliter l'approche de celle qui vous l'a inspirée. Que je voulus de mal à Monsieur de Voltaire, dont les ouvrages attirent toûjours une si grande foule, qu'il est impossible de s'en dégager avant que le spectacle finisse ! Malheureusement pour moi, j'étois au plus épais du parterre ; ainsi je fus forcé d'attendre la fin de la piéce pour monter à la loge de Madame de Valpré : mon cœur y étoit déja ; il étoit aux pieds de son aimable voisine, il lui juroit un amour qui ne finira qu'avec ma vie.

La piéce finie, enfin je vôle dans la loge ; je vois & j'admire ma chere Maîtresse : mais une vive inquiétude vint tout à coup troubler ce plaisir ; je sentois qu'il faudroit conduire Mada-

me de Valpré à son carosse, peut-être l'accompagner chez elle, & par conséquent perdre de vûë ma charmante inconnue, renoncer au plaisir de la connoître, de la voir, de l'adorer. Que je me repentis d'avoir suivi trop aveuglément les conseils impétueux de mon amour! J'allois me refugier dans le parterre, résolu de suivre de l'œil les démarches de Mademoiselle de Bonneval; déja je saluois Madame de Valpré; la cruelle me retint, je lui présentai aussi-tôt la main sans lui répondre, dans l'espérance que bientôt débarassé de cet importun devoir, j'aurois encore le tems de revenir sur mes pas pour veiller au soin de mon amour.

Madame de Valpré marchoit avec une lenteur qui me désespéroit. Je tournai la tête pour lui cacher un mouvement d'impa-

patience dont je ne fus pas le maître ; Mademoiselle de Bonneval nous suivoit ; je désespérai de la revoir : elle va monter en carosse, disois-je, & je la perdrai pour toûjours ? Que ne m'est-il permis de me jetter à ses genoux ; de lui faire connoître l'empire qu'elle vient de prendre sur mon cœur ; & le désespoir que va me causer son éloignement ? Je voulois du moins lui exprimer par la vivacité de mes regards, ce qu'il m'étoit impossible de lui faire connoître autrement ; la douleur seule les animoit, & ils n'étoient que languissans. Ainsi l'amour, en s'emparant de mon cœur, sembloit me préparer par ces inquiétudes, aux tourmens qu'il m'a causez depuis.

Je me croyois l'homme du monde le plus malheureux, quand Madame de Valpré, qui étoit des-

cendue en gardant un profond ſilence, & qui étoit prête à monter en caroſſe, ſe tourna du côté de Mademoiſelle de Bonneval, & le nom de Niéce qu'elle prononça, rappella dans mon cœur la joye que l'inquiétude venoit d'éclipſer. Je préſentai la main à ma chere Maîtreſſe avec cette timidité que l'on ſent à la naiſſance de l'amour, & je goûtois avec tranſport le plaiſir délicieux de toucher celle d'une perſonne dont le bonheur de ma vie alloit dépendre.

Après le départ de Madame de Valpré, j'entrai dans un Caffé; je m'enfonçai dans l'endroit le plus ſolitaire d'une Salle. Là recueilli en moi-même, & libre du charme que la préſence de Mademoiſelle de Bonneval répandoit ſur ma raiſon, je cherchois dans des réflexions cruelles des ſujets de triſteſſe, tandis

que

que mon cœur ſe livroit tout entier au plaiſir qui l'occupoit. Malheureuſe condition des Amans ! Leurs peines ſont toûjours réelles, & ils ſont ingénieux à empoiſonner leurs plaiſirs. Je vis avec frayeur le chemin qu'avoit fait mon amour en ſi peu de tems, & les ſuites de ma paſſion qui ſe préſenterent à mes yeux, me firent trembler. J'aime, diſois-je, & je ne penſe pas à l'intervalle que le ſort cruel a mis entre ma fortune & celle de la perſonne pour qui l'amour me force de ſoupirer : oſerai-je jamais lui dire que je l'adore, puis-je ſeulement me flatter de la voir (car je ſçavois qu'elle demeuroit dans un Couvent, & elle venoit ſi rarement chez Madame de Valpré, que je ne l'avois jamais vûë.) J'aimerois donc une perſonne que je ne verrai peut-être jamais. Hélas ! elle a diſparu comme

une ombre; mais les traits qu'elle a gravé dans mon cœur, ne s'effaceront pas. Ainsi les difficultez naissoient à mesure que j'étendois mes vûës sur l'avenir; mais l'espérance qui soutient les Amans les plus malheureux, vint m'arracher à ces réflexions anticipées; j'écoutai avec plaisir les raisons flatteuses dont elle se servit pour rassurer ma passion, & persuadé que l'amour rit de l'inégalité des fortunes, j'espérai tout du tems & de la sensibilité de Mademoiselle de Bonneval.

Dès le lendemain mon impatience me fit vôler chez Madame de Valpré: j'y revis sa charmante Niéce, & j'appris avec transport que je la reverrois toûjours, puisqu'elle ne retourneroit pas à son Couvent. Vous pouvez bien croire que l'amour me conduisoit assidûment chez Madame de Valpré; j'avois les yeux

yeux continuellement attachez ſur l'idole de mon cœur, & les ſiens toûjours charmans & pleins de douceur, nouriſſoient dans mon ame une paſſion dont la violence ne me permit pas de garder plus long-tems le ſilence. Hélas! que ne me taiſois-je toûjours, content du bonheur de la voir, je n'aurois pas cauſé ſes infortunes! C'eſt acheter bien cher le plaiſir de ſçavoir que l'on n'eſt pas indifférent, quand il en coûte autant de peines à l'objet aimé! Vous allez voir commencer mes peines, & je connois trop bien le caractère de celle qui les cauſe, pour oſer me promettre qu'elles finiront bientôt.

J'avois un jour paſſé l'après-midi chez Madame de Valpré; long-tems après l'avoir quittée; j'eus beſoin de prendre mon mouchoir; en le tirant je vis tomber un

un papier que je ramassai ; je l'ouvris, voici ce qu'il contenoit:
„ Vous faites gloire d'une insen-
„ sibilité dont on a droit de s'of-
„ fenser ; il sied mal à votre âge
„ d'être ennemi de l'amour ;
„ trouvez-vous demain à huit
„ heures du matin aux Thuille-
„ ries dans l'allée des soupirs,
„ on tâchera de vous convertir.

Le billet étoit sans seing, sans addresse & d'une écriture de femme ; mais que je ne connoissois pas. Un Amant croit tout ce qu'il souhaite, je m'imaginai qu'il venoit de Mademoiselle de Bonneval ; elle m'avoit regardé ce jour-là avec tant de bonté, que j'avois cru pouvoir me flater de n'être point haï. Insensible, m'écriai-je ! chere personne ; mes yeux vous ont cent fois assuré le contraire : Je vous ai vûë, & vous doutez du pouvoir de vos charmes ! Je fus ponctuel à me trouver

au rendez-vous ; j'y étois bien avant l'heure marquée, mais l'amour qui m'avoit amené s'étoit chargé du soin de me faire passer agréablement les momens que l'impatience pourroit me faire trouver trop longs, & il s'en acquittoit à merveilles. Il me promenoit sur tous les agrémens d'un commerce tendre & délicat ; mon imagination attendrie ne se refusoit pas au prestige, elle erroit de graces en graces, & s'enyvroit de ces agréables chimères. Je fus interrompu bien disgracieusement au milieu de ma rêverie ; par qui ? Par Madame de Valpré. Je frémis en la voyant, je voulus fuïr, il n'étoit plus tems, elle m'avoit apperçû, elle venoit à moi, je ne doutois point qu'elle n'eût découvert le rendez-vous que je croyois avoir reçu de Mademoiselle de Bonneval. J'étois interdit. Je croyois qu'el-

qu'elle alloit éclater en reproches; point du tout. Je l'abordai, elle étoit dans un deshabillé galant, & qui paroiſſoit même étudié; point de panier, une robe volante, qui ſe joignant ſur une fort belle gorge, & nouée négligemment avec un ruban noir qui en rélevoit la blancheur, ne laiſſoit entrevoir préciſément que ce qu'il en falloit pour inſpirer des déſirs.

Oh! je vous y ſurprens; me dit-elle d'un air riant, & en mettant le doigt ſur la bouche; mais ne craignez rien, je ſuis diſcrete. Votre diſcrétion, lui répondis-je, ne ſera pas à une grande épreuve. Quoi! reprit-elle; avec un ſoûris malin, qu'elle accompagna d'un regard qui diſoit aſſez qu'elle étoit bien inſtruite; Vous n'êtes pas en rendez-vous? Vous le voyez, lui dis-je, Madame; la ſolitude où vous me trou-

trouvez répond pour moi, & doit vous perſuader du contraire. Oh je n'en crois rien, repliqua-t-elle, & votre rêverie vous trahit. J'eus beau m'en défendre; elle inſiſta avec une opiniâtreté qui me déconcerta. Allons, dit-elle, j'ai décidé que vous étiez en rendez-vous; ſi vous le niez, je vous cite par-tout comme le modéle des Amans diſcrets. Ah lui répondis-je en riant, que vous ai-je fait, Madame? Prenez garde que votre zèle ne me nuiſe, vous feriez concevoir de moi une idée ſi avantageuſe, qu'il me feroit difficile d'y répondre; mais ſçavez-vous, continua t-elle, que voilà un caractère admirable, & qui fera votre fortune: au moins je me charge de le faire valoir auprès de quelque veuve aſſez aimable pour que vous n'ayez pas lieu de vous plaindre de mon

indiſcrétion. Je la remerciai de ſa bonne volonté, & comme elle me parloit en badinant, je l'aſſurai du même ton, que je tâcherois d'y répondre de mon mieux. Mais, reprit-elle, je mets une condition au ſervice que je prétens vous rendre : je veux que vous quittiez avec moi cet air myſtérieux; en un mot, je veux être votre confidente. Ah! Madame, m'écriai-je, qu'exigez-vous? Quoi! voudriez-vous mettre la diſcorde dans un commerce qui feroit votre ouvrage. Ces mots ne toucherent pas à faux. Madame de Valpré ſaiſit habilement ce qu'elle crut y trouver de flateur pour elle; elle badina ſur le prétendu danger que couroit une Maîtreſſe future dans une confidence de cette nature; elle embellit ma penſée, elle la mit dans toute ſorte de jours, & le refrein de ſes réflexions

xions étoit, oh vous êtes un flatteur! J'étois confus de me voir tant d'esprit; je croyois ne dire qu'une chose fort commune, & dans sa bouche j'avois dit les plus jolies choses du monde. Il faut avoüer que les femmes ont un talent admirable pour expliquer à leur avantage les mots les plus indifférens: leur amour propre leur fournit toujours au besoin un commentaire flatteur pour leurs charmes.

J'étois dans une vive agitation; l'heure de mon rendez-vous se passoit, & toujours persuadé qu'il m'avoit été donné par la niéce, je tremblois qu'elle ne se trouvât avec Madame de Valpré, dont le babil éternel me faisoit souffrir tout ce que l'on peut imaginer de plus cruel. Elle sentoit mon inquiétude; & pour y mettre le comble, elle voulut que je la conduisisse chez elle, où à

ce qu'elle disoit, elle étoit pressée de se rendre, n'étant entrée dans les Thuilleries qu'en passant, & seulement pour prendre le frais.

Ce ne fut point sans douleur que je vis évanouir les douces espérances qui m'avoient attiré dans le jardin; mais il fallut plier sous ma mauvaise fortune & ronger mon frein en silence. En descendant de Carosse, Madame de Valpré me serra la main, & me dit: Barneuil, je vous tiendrai parole, mais soyez fidèle à me tenir la vôtre. Le ton dont elle prononça ces paroles, me fit ouvrir les yeux; jusqu'alors je m'étois refusé à des soupçons qui me paroissoient assez bien fondez. La conversation que je venois d'avoir m'avoit ébranlé, ce dernier trait me convainquit, joint à cela que je trouvai Mademoiselle de Bonneval qui

qui prenoit fort tranquillement ſa leçon de muſique; je voulois pourtant douter encore, & je cherchois dans les manières & dans les diſcours de ma chere Maîtreſſe des marques du chagrin que je ſuppoſois qu'elle devoit avoir; mais j'y trouvai trop d'indifférence pour autoriſer l'opinion où j'étois d'abord que le billet vint d'elle. Je décidai que Madame de Valpré étoit l'héroïne de mon rendez-vous; non que j'euſſe la préſomption de croire que je lui avois inſpiré de l'amour, mais je n'attribuai ſa démarche qu'à une envie de m'inquiéter. Je me prêtai de bonne grace au badinage; & le ſilence que j'affectai de garder ſur notre rencontre dut lui perſuader que je ne la croyois pas méditée.

J'oubliai bientôt cette avanture; & toujours occupé du ſoin

de mon amour, je ne cherchai que l'occasion de le faire connoître. Elle se présenta bientôt ; vous sçavez par la bouche même de Mademoiselle de Bonneval le succès malheureux de ma déclaration ; la lettre que je reçûs le lendemain, m'indigna si fort contre Mademoiselle de Bonneval, que je résolus de ne plus mettre les pieds chez elle ; & pour m'affermir dans ma résolution, j'acceptai l'offre que me fit un de mes amis, de me mener à sa Maison de campagne : je me flatois d'y oublier mon amour. Fuyons, disois-je, dérobons-nous aux yeux de la cruelle ; elle triompheroit doublement si elle étoit témoin du chagrin que sa lettre me cause ; le dépit ne me présentoit rien que de très-facile dans l'exécution de ce dessein. Oui ; reprenois-je, c'est-là l'unique moyen d'étouffer ma fatale ten-

tendresse; loin de ces lieux mes jours vont couler dans une tranquillité parfaite, je les partagerai entre l'étude & les plaisirs innocens de la Campagne. Vains projets que le désespoir faisoit naître; & que la foiblesse de mon cœur démentit bientôt!

Je partis sans chercher à m'éclaircir sur mon sort: je voulus emporter toute la haine que je croyois avoir pour Mademoiselle de Bonneval. Haine délicieuse, m'écriai-je, tu vas regner souverainement dans mon cœur, prens-y la place de l'amour, peins moi avec les traits les plus piquans les mépris dont on a payé ma tendresse, retrace-les sans cesse à mon cœur! Ces expressions vous paroîtront extraordinaires; mais en est-il d'assez fortes pour exprimer fidèlement ce qu'inspire un amour outragé?

Me voilà arrivé dans la mai-

fon de mon ami. L'art & la nature fe font réunis pour en faire un endroit charmant, les plaifirs en font un de délices: il m'en montroit tous les agrémens: je l'écoutois fans lui répondre; je ne m'occupois qu'avec mon cœur de l'agréable idée de liberté; tout la refpire ici, difois-je, oui, ce bofquet me procurera de douces rêveries; & fi l'amour vient encore m'y tyrannifer, je graverai fur ces arbres le mépris que l'on a fait de ma flamme, j'y viendrai tous les jours m'encourager à haïr mon ingrate. Que ces eaux font une image bien naturelle de ce fexe inconftant! Leur cours tantôt lent, tantôt précipité, peint à merveille fon humeur volage; elles s'éloignent fans ceffe de leur fource, tel eft le cœur d'une femme dont vous croyez être aimé; fi l'amour le porte vers vous,

vous, bientôt ſon inconſtance l'en éloigne ; tout ce que je voyois, je l'appliquois à la ſituation préſente de mon ame, je crois que j'aurois fait revenir le tems d'Aſtrée.

Les plaiſirs abondoient chez mon ami; compagnie nombreuſe d'aimables perſonnes, avec leſquelles il n'étoit gueres poſſible de ſe trouver long-tems ſans danger. Ce n'étoit pas leur faire ma cour que de leur apporter un viſage, où, malgré moi, la triſteſſe la plus profonde annonçoit l'état de mon cœur ; car je ſentois que je faiſois des efforts impuiſſans pour en arracher le ſouvenir de Mademoiſelle de Bonneval; il me ſuivoit ſans ceſſe, & j'allois cacher ma douleur d ns le fond de quelque boſquet ; j'allois appeſantir mes chaînes dans ces mêmes endroits que j'avois d'abord deſtinez pour ê-

tre les témoins de l'ouvrage de ma liberté ; c'étoit dans l'ombre de ces solitudes que je sentois toute la foiblesse de mon cœur. Je l'aime encore, me disois-je ! & jamais je ne l'aimai davantage. Ah ! si je n'étois pas un objet haïssable à ses yeux, si dans un lieu comme celui-ci, où nous n'aurions d'autres témoins que ces arbres & mon amour, elle consentoit d'écouter les protestations de ma tendresse, quel bonheur égaleroit le mien ! Abusé par cette chimère, je passois quelquefois des momens aussi agréables que si ma félicité eût été réelle ; mais le charme se dissipoit, mes yeux s'ouvroient sur mon infortune, que ces momens d'illusion me rendoient encore plus sensible. C'en est trop, cruelle Bonneval, image trop chere, vous me suivez par-tout, vous triomphez de toutes mes ré-

résolutions; que vous ai-je fait? Pourquoi me haïssez-vous ? Si je vous ai offensée, vous êtes vous-même l'auteur de mon crime. Pourquoi me trompiez vous par une feinte douceur, je n'ai rien vû dans vos yeux qui ne justifiât ma hardiesse ? Ces yeux cruels, où j'ai pris tout le feu qui me consume, ont mille fois répondu au langage des miens. Non, reprenois-je (en réfléchissant sur toutes les circonstances) on ne passe pas avec tant de rapidité d'une extrême douceur aux mépris les plus cruels: je devois m'éclaircir; que suis-je, si cette lettre vient d'elle? J'avois donné imprudemment la mienne à Madame de Valpré, je n'en peux plus douter, elle a fait la réponse. Ah! s'il étoit vrai qu'elle ne fût pas de Mademoiselle de Bonneval, si j'étois sûr de ne lui avoir pas déplû, la moitié

tié de mon ſang feroit un prix trop foible pour payer un pareil bonheur ; peut-être , continua Barneuil, abuſai-je de votre complaiſance en m'appeſantiſſant ſur un ſujet qui ne vous intéreſſera qu'autant que votre amitié vous y rendra ſenſible ; mais on aime à ſe retracer ſes malheurs, on en cherit le ſouvenir, le frémiſſement qu'il excite en nous, devient un ſentiment précieux à notre ame.

Je ne laiſſai pas, pourſuivit-il, à la réflexion le tems de me détromper ; je partis, & guidé par cette lueur d'eſpérance, j'arrivai chez Madame de Valpré. Il falloit être bien téméraire pour l'aborder ſans rougir. Elle étoit ſeule : cette ſolitude me ſurprit ; j'eſſuyai un déluge de reproches obligeans ſur le peu de ſoin que j'avois de cultiver les perſonnes qui avoient le plus d'inclination

tion pour moi. Je la remerciai froidement, & je lui demandai ſans affectation des nouvelles de ſon aimable niéce : mon cœur palpitoit en prononçant ſon nom, il prévoyoit ſans doute le nouveau coup qu'on alloit lui porter. Elle me répondit avec un air de ſurpriſe qui ne me parut que trop ſincere. Eh quoi ! vous ignorez donc ſon départ pour la Bretagne. Cette nouvelle me rendit immobile, Madame de Valpré gardoit, comme moi, un profond ſilence ; je laiſſai échaper un ſoupir en la regardant, nos yeux ſe rencontrerent. Vous me faites pitié, dit-elle, avec un dépit qu'elle ne put diſſimuler : je vous plains, Barneuil ; un amour comme le vôtre ne méritoit pas d'être payé d'ingratitude. Ces paroles me tirerent de mon accablement : Vous ſçavez donc que je l'aimois, lui dis-je triſtement.
Je

Je sçai plus, me répondit-elle, aucune de vos démarches ne m'a été inconnuë; & quand vous vous imaginiez que votre secret n'étoit connu de personne, je le lisois dans vos yeux; les moindres regards, les paroles les plus simples, les actions les plus indifférentes, tout décele un Amant qui veut cacher sa flâme. J'en ai vû les progrès; & puis, en pouvois-je douter après la lettre que vous lui avez écrite? Ah! ce coup m'abattit, je devois y être préparé, mais il ne m'en fut pas moins sensible. J'attendois avec une nonchalance inquiéte que Madame de Valpré confirmât mon malheur. Je vous estime trop, poursuivit elle, pour m'opposer à votre bonheur, & je laissois à Mademoiselle de Bonneval la liberté de disposer de ses inclinations; je lui remis votre lettre, & je me contentai

de

de vous plaindre ; car je connois ſon cœur : l'ambition eſt la ſeule paſſion qui y regne ; quelle diſpoſition pour répondre à tout l'amour que vous lui témoigniez ? Et c'eſt ce cœur qui lui a dicté la réponſe qu'elle vous a faite. Confus de la voir ſi bien inſtruite, je lui dis avec vivacité, Eh bien, Madame, vous avez été le témoin de mon amour, ſoyez-le de ma honte ; oui, je veux la haïr autant que je l'aimois. Voilà le moment critique que Madame de Valpré ſouhaitoit depuis long-tems ; pouvois-je ne pas donner dans un piége d'autant plus véritable que celle qui me le tendoit, ſembloit elle-même s'intéreſſer à mon malheur.

La dureté de Mademoiſelle de Bonneval, & l'impoſſibilité de réuſſir à toucher un cœur comme le ſien, me firent prendre

dre mon parti ſur le champ, celui de reprendre les ſentimens que je croyois avoir pour elle, en m'en éloignant, celui de la haïr. D'un autre côté, la bonté de Madame de Valpré m'enchantoit; elle me regardoit d'un air tendre. Ses charmes ſouffroient dans la compagnie de Mademoiſelle de Bonneval une comparaiſon qui ne leur étoit pas avantageuſe; mais délivrez de cette rivalité, ils reprenoient leur pouvoir. Je l'éprouvai, une flâme nouvelle ſe gliſſa dans mes veines, je m'étonnai de mon inſenſibilité pour elle, & je la réparai. Ah! lui dis-je, Madame (en ſoupirant de l'ingratitude de Mademoiſelle de Bonneval) ſi j'oſois me flater que l'offre d'un cœur comme le mien fût encore de quelque prix à vos yeux, il feroit ſon bonheur de brûler pour vous. Eh pourquoi le

le rébuteriez-vous? S'il ne vous a point offert ſon premier hommage; il reconnoît ſon erreur, les mépris dont on l'a accablé n'ont fait que l'éclairer ſur vos charmes; & ſur le champ me jettant à ſes genoux, je lui fis des proteſtations d'une tendreſſe éternelle; je liſois dans ſes yeux, qui brilloient d'un éclat qui m'étoit inconnu, le plaiſir que lui cauſoit mon action. Etes-vous ſincere, me diſoit-elle, d'un air embarraſſé: Barneuil, ſi je vous écoutois, me feriez-vous fidèle? Je le lui jurai avec toute la vivacité d'un Amant à qui l'on permet déja de dire librement qu'il aime. (La liaiſon où nous avions été, me mettoit en droit de paſſer par-deſſus le cérémonial incommode d'un amour naiſſant, & nous avoit pour ainſi dire préparez à cette converſation.) Elle inſiſta cependant, voulant

 ſans

sans doute, en faisant naître de nouveaux doutes, goûter à plusieurs reprises le plaisir de sa victoire. Ne me trompez pas, ditelle; ah quelle gloire vous reviendroit-il de me tromper? C'est sur la sincerité de votre réponse que je reglerai les sentimens de mon cœur. De quel œil verriez-vous à présent Mademoiselle de Bonneval? Je lui répondis par ce Vers de Phédre:

Je la vois comme un monstre effroyable à mes yeux.

Quoi! reprit-elle en riant, ou plutôt en s'applaudissant de mon transport, vous la haïriez au point de lui dire qu'elle est pour vous un objet effroyable! Non, vous n'oseriez le lui dire, je vous verrois tomber à ses genoux; je vous verrois lui faire les mêmes protestations que vous venez de me faire; lui jurer la même tendresse que vous venez de me jurer;

rer ; vous m'oublieriez. Moi, lui dis-je, Madame, moi vous oublier ! j'ose vous demander la même sincerité que vous exigiez tout-à l'heure de moi. Le voyage de Mademoiselle de Bonneval est-il véritable ? Est-elle à Paris, dites-moi l'endroit, donnez-moi les moyens de vous prouver mon amour, vous m'y verrez voler pour braver son indifférence, j'irai l'encourager à de nouveaux mépris, & m'affermir dans ma haine. Doutez-vous à présent de ma sincerité, & si j'ai droit d'espérer, que vótre cœur payera d'un tendre retour l'amour que vous m'avez inspiré ? Pour première marque de votre tendresse mettez-moi à cette épreuve, je vous en conjure. Allez, ingrat, me dit-elle, courez en Bretagne ; courez aux pieds de Mademoiselle de Bonneval, allez lui jurer que vous vous repentez

d'avoir payé ses mépris par un mépris qu'elle ne mérite que trop; & pour gage de votre repentir, faites-lui le sacrifice de ma foiblesse. Oui, je vous aurois aimé, je vous le dis aujourd'hui pour n'en parler jamais .... Je l'arrêtai, je me jettai à ses genoux, & je n'eus pas de peine à persuader un cœur déja persuadé par l'amour.

J'étois dans cette posture, quand une des femmes de Madame de Valpré entra (c'est la même qui étoit au service de Mademoiselle de Bonneval dans son Couvent, & qui lui dit qu'elle m'avoit vû aux pieds de sa tante.) Elles parurent toutes deux interdites; j'attribuai à la surprise ce trouble que je vis sur le visage de Madame de Valpré. Que j'étois éloigné de croire la peine que j'allois causer à ma chere Maîtresse, qui traînoit une vie mourante

rante dans un Couvent, & m'étoit fidelle ! Je sçais ce que vous me voulez, dit Madame de Valpré à cette femme de chambre, dites-lui que j'irai... La suivante sortit sans répondre, & il vint d'autres personnes qui couperent tout-à-fait la conversation.

Vous blâmerez mon inconstance; mais la violence de ma passion me justifie : peut-on exiger d'un cœur qu'il soit fidèle, quand sa fidélité ne lui présente que des sujets dignes de desespoir? Victime de deux passions aussi opposées, telles que l'amour & l'indignation, & flotant dans une mer d'agitations, il se jette avidement vers le premier objet dont il attend du secours ; mais le fond est toûjours le même. Telle étoit la situation du mien. Il s'embrasa subitement pour Madame de Valpré; mais j'étois sûr que Mademoiselle de

Bonneval me haïssoit, & je trouvois dans la tante une Amante moins aimable à la vérité, mais qui l'emportoit du côté de la sensibilité, dont l'amour avoit précedé l'aveu du mien; (car elle ne me déguisa point que c'étoit elle-même qui m'avoit donné le rendez-vous des Thuilleries, & que la crainte seule d'une indiscrétion de ma part, l'avoit empêchée de me l'avouer); & qui, maîtresse de son sort, pourroit m'en faire un agréable, si j'étois assez raisonnable pour me prêter à mon bonheur. C'est ainsi que je raisonnois pour écarter l'idée de Mademoiselle de Bonneval, qui venoit quelquefois troubler cruellement mes nouvelles amours. Je jettois en soupirant les yeux sur ce que je perdois : oui, disois-je, elle auroit fait ma félicité, mais Madame de Valpré la fait aussi. Je me roidissois contre

tre ma propre foibleſſe, mon cœur s'armoit contre mon cœur, je raſſemblois tous les ſujets que je croyois avoir de la haïr, & bien-tôt les careſſes de Madame de Valpré éloignoient ces triſtes penſées.

J'étois un jour à ſes genoux, je la conjurois avec les inſtances les plus vives de hâter mon bonheur : elle me regarda tendrement, & me dit, j'y conſens, Barneuil ; que dis-je ! mes vœux n'ont pas attendu les vôtres..... & elle ſe tut. Qui peut donc, lui dis-je précipitamment, retarder notre commune félicité ? Ah ! me répondit-elle, diſpenſez-moi de cet aveu ; ſi mon amour vous ſuffit, vous ſçavez combien je vous aime. Eh, Madame, lui repliquai-je, que vous êtes cruelle ! Au moment que vous comblez mon cœur de joye, votre cruel ſilence le remplit d'amertume.

Eh bien, reprit-elle, il faut donc me découvrir : tout ce silence n'est que l'effet de ma délicatesse: si je vous aimois moins, je serois moins craintive. Je suis jalouse des moindres mouvemens qui se passent dans votre cœur : ne me déguisez pas l'effet que va produire la nouvelle du mariage de Mademoiselle de Bonneval avec Monsieur de M.... Ah! s'écria-t-elle, vous vous taisez ? Qu'est devenu votre amour ? Barneuil, vous ne m'aimez donc plus? Moi, Madame, lui dis-je, je ne vous aimerois plus ! vos craintes sont injustes. Ces mots prononcez d'une voix entrecoupée de soupirs, étoient les derniers efforts du charme qui m'attachoit à Madame de Valpré : sa cruelle nouvelle venoit de le dissiper, & me rendoit toute mon indifférence pour elle, sans justifier Mademoiselle de Bonneval. Je

vis clair alors dans mon cœur ; je vis que je n'avois ſenti d'amour pour Madame de Valpré, qu'autant qu'il me vengeoit des mépris de ſa Niéce, qu'autant que j'eſpérois que Mademoiſelle de Bonneval, informée de la préférence que je donnois à ſa Tante, & de la facilité avec laquelle j'avois briſé mes fers, me regretteroit. L'envie de lui ſçavoir ce dépit, ſoutenoit mon amour, ou plûtôt étoit le véritable amour que je ſentois : mais un cœur que l'eſpérance ne ſoutient plus, n'a plus rien à diſſimuler. Vous avez raiſon, dis-je froidement à Madame de Valpré ; vous connoiſſiez mieux mon cœur que moi-même, Madame ; je ne méritois pas votre tendreſſe : je vais gémir de vous l'avoir inſpirée, & de n'y pouvoir répondre. Oubliez un ingrat, indigne des ſentimens dont vous l'honoriez.

Je sortis sur le champ, & la laissai accablée de mon offensante sincerité : quelques larmes que je vis couler de ses yeux, me pénétrerent de douleur, sans m'attendrir. Je ne me reconnoissois pas ; je cherchois ces ardeurs que je sentois pour elle un moment auparavant. Elles étoient disparues ; je la quittai pour ne la revoir de ma vie. Le chagrin de l'avoir trompée, & la douleur d'avoir perdu pour toûjours Mademoiselle de Bonneval, me jetterent dans une noire mélancolie, qui me dégoûta de mes occupations ordinaires, & me rendit insensible aux plaisirs que je cherchois, pour me distraire dans la compagnie de mes meilleurs amis. La tristesse venoit m'y attaquer, je me pesois à moimême : Que suit-il de ce dégoût pour ce qui nous faisoit le plus de plaisir ? Un détachement pour

pour tout, qui eſt preſque toujours ſuivi d'un mouvement vers le Créateur ; c'eſt-ce qui m'arriva. Un habile homme ſçut en profiter, pour m'engager à entrer dans ſon Ordre. J'y portai toutes mes inquiétudes ; vous les vîtes hier. C'eſt ainſi que ma chere Maîtreſſe & moi, victimes de notre crédulité, nous nous ſacrifiions à des fantômes de haine & d'infidélité, que les artifices de Madame de Valpré ſçavoient entretenir.

Barneuil finit ainſi ſon récit. Nous nous quittâmes, en nous promettant de nous revoir. Adieu, me dit-il en m'embraſſant ; je vais travailler à tromper la vigilance de Madame de Valpré : trop heureux ſi je puis parvenir à voir Mademoiſelle de Bonneval !

L'amour ou l'indifférence ne ſont pas des ſentimens dont nous

ſoyons

ſoyons les maîtres ; mais il eſt plus aiſé de ſe garantir de l'amour, que de recouvrer cette précieuſe indifférence, quand il s'eſt acquis quelque droit dans un cœur.

La réflexion n'a que de foibles armes contre l'amour ; s'il cede, ce n'eſt que pour s'opiniâtrer à combattre : c'eſt un feu que l'on croit éteint ; les occaſions le rallument.

Pourquoi cette réflexion, m'allez-vous dire ; voulez-vous encore en faire l'application à vous même ? Oui, Monſieur, cette façon de penſer vous ſurprend, n'eſt-il pas vrai ? Il me ſemble que je me ſuis donné quelques pages plus haut, pour un homme qui, déſormais content d'eſtimer, renonçoit aux douceurs que promet le Dieu de Cythere, quand l'objet aimé vous paye d'un tendre retour : Oui, je ſçais cela ;

cela ; mais je veux que vous n'ayez rien à me reprocher. Vous exigez de moi un aveu ſincere : c'eſt ici le lieu de vous expliquer la cauſe de cette triſteſſe, où vous m'avez vû plongé au milieu même des plaiſirs qui ſemblent naître chez vous à chaque moment, & qui toûjours nouveaux & toûjours diverſifiez, declarent une guerre mortelle aux caractères mélancoliques. Je dois donc vous juſtifier mon inſenſibilité ; ainſi pardonnez-moi cette petite revûë que je fais de mon cœur ; elle n'aura pas le tems de vous ennuyer.

Tant que la paſſion mutuelle de Barneuil & de Mademoiſelle de Bonneval m'éclaira ſur l'extravagance de la mienne, je défendis à mon cœur de concevoir la moindre eſpérance. La générofité & l'eſtime étoient les ſeuls motifs dont je me croyois animé. Si-

Si-tôt que je crus ces Amans éloignez l'un de l'autre, & forcez à renoncer à l'espoir de se posseder jamais, mon amour réveilla ses droits, mais la raison combattit toûjours un penchant trop flatteur, & l'absence acheva ce que la raison avoit commencé. Une affaire indispensable m'éloigna de Paris; je partis avec trop de précipitation pour avoir des nouvelles de nos Amans, & ce ne fut qu'à mon retour que je dus la connoissance de leur sort à une avanture singuliere que voici.

J'étois dans un carosse, que je venois de prendre sur le Quai des Augustins, dans le Carrefour de la ruë Dauphine. Mon Cocher apperçut un de ses camarades à qui il en vouloit, qui descendoit la ruë de la Comédi; l'autre le vit de même. Les deux Rivaux, semblables aux Héros

ros d'Homère, se mesurent de l'œil, préparent leurs armes, & s'apostrophent mutuellement d'un coup de fouet, qui n'est que le prélude d'une scene plus sérieuse ; car les Héros, embrasez tous deux de colere, & méprisant la gloire peu satisfaisante de s'assommer à coups de fouets, sautent de leurs siéges, s'élancent l'un sur l'autre, & commencent un combat, qui eut bientôt pour témoins une multitude de badauts que ce spectacle divertissoit infiniment. Je m'étois d'abord tenu fort tranquille, attendant qu'il plût à nos champions de remonter sur leurs siéges ; mais voyant la longueur du combat, & l'opiniâtreté des combattans, je m'impatientai, & descendis du caroffe dans l'intention d'en prendre un autre. Le Fiacre ennemi conduisoit un Monsieur, qui attendoit de son côté fort patiem-

tiemment, que la victoire couronnant un des deux Rivaux, donnât à son Cocher la liberté de continuer sa route; il me vit descendre, & craignant sans doute qu'il ne me prît envie de mettre le hola, & de rompre par-là la neutralité dont nous étions tacitement convenus dès le commencement de la bataille. Il sortit de son côté pour appuyer son parti, & remettre les choses dans l'équilibre. Figurez-vous quelle fut ma surprise en reconnoissant Barneuil, qui me remit de son côté, & vint à moi les bras ouverts. Ah! mon cher ami, me dit-il, je vous retrouve enfin, après avoir perdu l'espérance de vous revoir. Mon épouse va partager le plaisir qui me transporte. Quoi! Monsieur, lui répondis-je avec surprise; vous êtes marié? Vous avez donc renoncé à Mademoiselle de Bonneval;

neval ; au contraire, me dit-il, c'eſt cette chere perſonne qui fait à préſent mon bonheur. Je lui marquai mon étonnement, & je le priai de m'expliquer, comment il avoit enfin vaincu l'opiniâtreté de Madame de Valpré, & en avoit obtenu le conſentement à ſon mariage. C'eſt-ce que je vais vous apprendre, me répondit-il, en me montrant le Caffé de Procope ; entrons ici, je vais vous faire ce détail.

Nous allions entrer, quand nos deux coquins, que l'intérêt avoit réunis, accoururent après nous ; je leur jettai un écu, en leur diſant de s'accommoder enſemble. Ce fut un nouveau ſujet de diſcorde, ils ſe battirent ſur nouveaux fraix : nous entrâmes, Barneuil & moi, dans une chambre de derriere, où loin de la foule importune des babillards qui y braillent continuellement, mon

ami prit ainsi la parole.

Vous vous souvenez de ce jour malheureux que vous m'entraînâtes au Jardin du Temple ; vos soins obligeans, & la tendre part que vous preniez à ma douleur, ne gagnerent sur moi que de vous la déguiser : rien ne pouvoit la modérer au fond de mon cœur. La perte irréparable de Mademoiselle de Bonneval, & l'entêtement de Madame de Valpré la nourissoient ; je m'imaginois qu'on ne pouvoit rien ajoûter à mon malheur, & j'étois sur le point d'être le plus heureux des hommes ; Madame de Valpré avoit pris pour moi des sentimens plus favorables, soit qu'effectivement notre état l'eût attendrie, ou qu'elle craignît de se donner un ridicule, dont la réputation de sa Niéce seroit peut-être la victime, si l'on apprenoit sa malheu-

heureuſe avanture. Quoi qu'il en ſoit, elle étoit tout-à-fait changée à mon égard, quand le déſeſpoir me conduiſit à ſes pieds.

Dévoré par mon chagrin, & ennuyé d'une incertitude ſur le ſort de Mademoiſelle de Bonneval, plus cruelle pour moi que la mort; (car j'avois fait inutilement tous mes efforts pour en apprendre des nouvelles.) je réſolus d'entrer chez Madame de Valpré, de me jetter à ſes genoux, & de lui demander la mort. Mon action pourra la toucher, me diſois-je; elle ne ſera peut-être pas inſenſible aux pleurs qu'elle me verra verſer. Que riſqué-je? Puis-je être plus malheureux que je ne le ſuis, Quand elle épuiſeroit ſur moi tout ce que la colere peut fournir à une femme, qu'un double intérêt engage à me perſécuter? Au hazard de tout ce qui

pourroit en arriver, je gagnai ſur moi d'oſer me préſenter devant cette terrible ennemie. J'entre, je la demande; on me dit qu'elle eſt indiſpoſée; je veux me retirer. J'allois le faire, & je ſentois une ſatisfaction intérieure de ce que le hazard ſervoit ſi à propos un reſte de timidité que je n'avois pû vaincre: mais j'étois à peine au bas de l'eſcalier, que je me vis rappellé par la femme de chambre de Madame de Valpré, qui me dit que ſa Maîtreſſe ſouhaitoit de me parler. Je friſſonnai; le courage dont je m'étois armé en entrant, diſparut; mes réſolutions s'évanouirent, & je m'approchai en tremblant du lit, où une petite incommodité retenoit Madame de Valpré. Je la regardois comme un Juge ſévère, qui m'alloit prononcer ma Sentence. Vous rirez d'une pareille

reille foibleſſe, mais on connoît bien peu l'amour, ſi l'on croit qu'il donne de la hardieſſe.

Je n'oſois donc enviſager Madame de Valpré, elle me fit aſſeoir; & j'attendois les yeux baiſſez qu'elle ouvrît la bouche. Vous me haïſſez, Monſieur, me dit-elle, j'en ſuis perſuadée; je ſerois injuſte de vouloir que vous euſſiez pour moi d'autres ſentimens; je ſçai me rendre juſtice, j'ai mérité votre haine, j'ai troublé votre tendreſſe pour Mademoiſelle de Bonneval, j'ai voulu vous l'arracher, la rendre votre ennemie; ce ſont-là de ces choſes qu'un Amant ne pardonne pas: je pourrois vous en donner une excuſe qui ſatisferoit peut-être votre amour propre, mais que votre cœur ne recevroit pas. Ah! Madame, lui répondis-je, (en levant ſur elle des yeux que je ne fixois qu'en tremblant) que

me rappellez-vous ? Je ſçai que je ſuis coupable, que j'ai mérité les rigueurs dont vous m'accablez, mon crime a rendu légitime tout ce que le reſſentiment vous a fait faire contre moi. Mais, Madame, vous ſçavez qu'on n'aime pas par choix, les caprices du cœur ſont les tyrans de la raiſon: Je devrois rougir de faire encore éclater à vos yeux un amour qui vous offenſe; mais ſi j'avois aſſez de pouvoir pour le moderer, j'en aurois eu aſſez pour réſiſter à ce qui le cauſe.

Eclatez, Madame, en reproches; mon cœur eſt un ingrat qui le mérite. Non, Barneuil, reprit-elle avec bonté, je ne vous en ferai pas; on n'eſt aveugle qu'autant qu'on le veut bien être, les foibleſſes de l'amour ne ſont pas à l'épreuve de la réflexion, on ſçait les vaincre quand on veut les combattre; ce que je

je vous dis-là, doit vous annoncer que j'ai sçû faire un retour raisonnable sur moi-même ; ainsi ne vous souvenez de mon amour, que pour songer que j'en ai triomphé ; mais que votre amitié me dédommage du sacrifice que vous a fait ma raison. Ce n'est pas tout, vous auriez à vous plaindre de moi si je laissois mon ouvrage imparfait ; il n'y a que votre félicité qui puisse étouffer mes remords. Je vois bien, dit-elle en soûriant, que ma niéce peut seule la faire, je vous l'accorde. Je me jettai avec transport sur la main de cette aimable Dame, que j'arrosai de larmes que m'arrachoient la reconnoissance & sa générosité. Ah ! lui dis-je, Madame, que ne puis-je payer toutes vos bontez de la meilleure partie de mon sang ; c'étoient-là les seuls remercîmens que je pusse lui fai-

re, les seules paroles que je pusse proférer dans l'état où me mettoit un bonheur aussi inespéré. Barneuil, reprit-elle, que je crains bien que mon consentement ne soit venu trop tard ; il n'est pas encore tems de vous livrer à la joye, attendez pour faire éclater vos transports, que votre félicité ne trouve plus d'obstacles. Eh quoi ! lui dis-je vivement, vous consentez à mon bonheur, Madame, qui peut l'empêcher ? Mademoiselle de Bonneval elle-même, me répondit-elle. Juste Ciel, m'écriai-je, seroit-elle changée? Pour moi, je l'adore ; l'auroit-elle oublié ? Vous sentez bien, me dit Madame de Valpré, que je ne peux rien vous répondre là-dessus ; c'est de sa bouche même que je vous permets de l'apprendre. Elle me dit aussi-tôt que Mademoiselle de Bonneval s'étoit retirée

tirée dans ſon Couvent depuis que je ne l'avois vûë, & qu'elle l'avoit priée de conſentir qu'elle y paſſât le reſte de ſa vie. Je ne m'attendois pas à ce nouveau coup; ainſi le ſort vouloit que je ſouffriſſe toujours de nouvelles inquiétudes, ſoit que Madame de Valpré conſentît ou s'oppoſât à mon amour.

Etonné de la réſolution de Mademoiſelle de Bonneval, mais trop perſuadé de ſa tendreſſe pour croire qu'elle y perſiſtât, je courus à ſon Couvent; je n'oſois encore me flatter d'un bonheur certain, mais je croyois avoir toutes les raiſons du monde de le croire tel. J'avois le conſentement de Madame de Valpré, je n'avois plus rien à craindre; ce fut de la part de cette Dame que je fus demander ſa charmante niéce, que j'attendois avec impatience. Elle parut; que

je la trouvai belle! un air de trisstesse répandu sur toute sa personne, sembloit lui donner de nouvelles graces; & cette tristesse me présentoit quelque chose de si flatteur pour moi, qu'elle me pénétra. Si une grille ennemie ne se fût opposée à ma vivacité, mes transports, plutôt que ses yeux, lui auroient appris que c'étoit son Amant qu'elle alloit trouver. Elle parut étonnée, en me reconnoissant. Comme je l'avois demandée de la part de Madame de Valpré, & qu'elle ne la voyoit pas, je crus qu'elle alloit se retirer. Ah! m'écriai-je, cruelle personne, vous me fuyez! votre changement n'est que trop véritable; je refusois de le croire, mais je n'en puis plus douter; vous détestez donc les sentimens trop favorables que vous aviez pour moi? Le malheureux Barneuil n'est

n'eſt plus pour vous qu'un objet de mépris! Non, Monſieur, me répondit - elle modeſtement, penſez différemment d'un cœur comme le mien; ma façon de penſer vous doit être connue: diſpenſez moi d'en dire davantage. Mais vous, que venez-vous chercher ici? Venez-vous m'envier la triſte ſatisfaction de verſer des larmes? Hélas! c'eſt l'unique plaiſir que j'y goûte. Si vous donnez, lui dis-je, ces larmes précieuſes au ſouvenir d'une tendreſſe perſécutée; que je ſuis heureux! j'aurai le plaiſir de les arrêter; & le conſentement de Madame de Valpré nous fera bientôt oublier nos infortunes; ces paroles parurent la ſurprendre. Oui, lui ajoûtai-je, mon amour a déſarmé l'obſtination de Madame de Valpré, elle conſent à faire mon bonheur; il ne dépend plus que de vous.

vous. Barneuil, me dit-elle après un moment de silence, rien ne peut alterer ma résolution, ma Tante vous l'aura sans doute apprise; & si vous avez conservé quelque estime pour moi, vous l'approuverez. Moi, lui répondis-je, j'approuverai que vous rompiez les promesses qui m'ont engagé votre foi! Barneuil, reprit-elle, la réflexion m'a éclaircie sur la honte d'une démarche trop imprudente que l'amour m'avoit fait faire. La tranquillité de ma vie est la victime que la bienséance veut que j'immole à ma gloire. Plaignez-moi de penser de la sorte; mais je me suis interdit la liberté de vous écouter davantage. Adieu, Barneuil. Elle disparut en disant ces mots, & me laissa en proye à la douleur la plus vive. Je ne me laissai point aller au désespoir; & comptant beaucoup sur le pen-

penchant qui parloit encore pour moi dans ſon cœur, je me flattai de triompher de ſes préjugez.

Je ſentois pourtant qu'il me ſeroit impoſſible de la perſuader, ſi je n'avois recours à l'aſſiſtance d'un ſecond; mais retourner à Madame de Valpré, & m'en promettre le ſecours que je déſirois, c'étoit m'expoſer aux caprices d'une généroſité momentanée, qui pourroit fort bien ſe démentir. Madame de Boran, cette tendre amie de Mademoiſelle de Bonneval, ſe préſenta ſur le champ à mon imagination; je m'arrêtai avec plaiſir à cette idée. Je réſolus d'aller voir cette Dame; je montai chez elle, je me fis connoître, je l'attendris par la peinture que je lui fis de mon amour, & de la dureté de Mademoiſelle de Bonneval. Elle me promit

avec bonté qu'elle s'intéresseroit pour moi, & elle me tint parole; car le lendemain que je retournai la voir, suivant son ordre, j'eus le plaisir d'entendre la confirmation de mon bonheur de la bouche même de Mademoiselle de Bonneval; & quelque tems après j'épousai cette cher personne.

F I N.



CA-

CATALOGUE
DE
LIVRES

Imprimez chez

JAQUES van den KIEBOOM,

Libraire à la Haye.

La Geographie Moderne, Naturelle, Historique, & Politique, dans une Méthode nouvelle & aisée, par le Sr. Abraham du Bois, avec plus de 100. Cartes & une Table des Matières, &c. 4. 4 vol.

La Science des Hiéroglyphes, ou l'Art d'exprimer, par des Figures symboliques, les Vertus, les Vices, les Passions & les Mœurs, avec différentes Devises historiques, 4.

La Connoissance des Pavillons ou Bannieres, que la plupart des Nations arborent en Mer, comme sont ceux d'Angleterre, d'Ecosse, & d'Irlande, des Provinces-

M 2 Unies,

Unies, des Païs-Bas, d'Espagne, de Portugal, d'Italie, de France, de Dannemarc, de la Suede, de la Pologne, de Prusse, d'Allemagne, de Moscovie, de Turquie, de Barbarie & des Indes Orientales &c. 4. avec Figures.

Histoire de la Conquête de la Floride, ou Relation de ce qui s'est passé dans la découverte de ce Païs, par Ferdinand de Soto, traduite en François, par le Sr. Pierre Richelet, nouvelle Edition, 8. 2 vol. avec Figures.

Réflexions Militaires & Politiques, traduites de l'Espagnol de Mr. le Marquis de Santa-Cruz de Marzenado 8. 4 vol.

Les Oeuvres de Mr. Mont-Fleury, contenant ses Piéces de Théâtre, 12. 2 vol. avec Fig.

Le Zodiaque de la Vie, ou Préceptes pour diriger la Conduite & les Mœurs des Hommes, traduit du Poëme Latin de Marcel Palingene, par Mr. de la Monnerie 12.

Histoire du Prince Apprius, par Mr. Esprit, 8.

Histoire de la Papesse Jeanne, fidèlement tirée de la Dissertation Latine de

de Mr. de Spanheim, 8. 2 vol. avec Fig.

Les Vertus du Beau Sexe, par Mr. F***. D***. C***. Ouvrage Posthume, 8.

L'Art de connoître les Femmes, avec une Dissertation sur l'Adultere, par le Chevalier Plante-Amour, 8.

Description Galante de la Ville de Soissons, avec un Recueil de Piéces Fugitives, 8.

Mémoires de la Vie de Mylord Duc d'Ormond, ci-devant Capitaine Général & Commandant en Chef des Troupes de la Grande-Bretagne & depuis dans le même qualité au Service de S. M. C. traduit de l'Anglois, 8. 2 vol.

Pharsamon, ou les nouvelles Folies Romanesques, par Mr. de Marivaux, 8. 2 vol.

Mémoires & Avantures du Baron de Puineuf, 12.

Histoire du Cardinal Alberoni & de son Ministere, par Mr. Rousset, 12. 2 vol.

La Promenade de Saint-Cloud, par Mr. Le Sage, 12. 2 vol.

La Promenade du Luxembourg, 12.

Traité dans lequel on approfondit les

funeftes fuites que les Anglois & les Hollandois ont à craindre de l'Etabliffement de la Compagnie d'Oftende, par Mr. Bion, 4.

Mémoires & Negociations fecrettes de diverfes Cours de l'Europe, par Mr. de la Torre, 8. 5 vol.

Mémoires & Negociations fecrettes de Ferdinand Bonaventure, Comte d'Harrach, par Mr. de la Torre, 8. 2 vol.

Traité de l'Efprit des Hommes, par Mr. de la Force, 12.

Voyage de Nicolas de Graaf aux Indes Orientales & en d'autres lieux de l'Afie, avec une Relation curieufe de la Ville de Batavia, 8.

Les Avantures d'Apollonius de Tyr, 8.

L'Inconftance de la Fortune, par Mr. le Brun, 8.

Mémoires de Mademoifelle de Bonneval. 8.

Ottonis Vænii Emblemata Horatiana Latino, Germanico, Gallico, Belgico, Carmine illuftrata, avec des Explications en François & en Hollandois, par Mr. le Clerc; 4. avec 103. Figures, *fous Preffe*.

Aefopus in Europa/ met 40. platen van Romein de Hooghe/ 4. op de Pers.

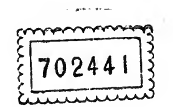
Het

Het Blyde Breda, ofte kort Verhaal van de plegtige Intrede van den Allerdoorlugtigsten Vorst Willem Carel Hendrik Friso, Prince van Oranje en Nassau, &c. als Heer en Baron van Breda, ende Haare Koninklyke Hoogheid Anna, Kroon-Princesse van Engeland, Schotland, Vrankryk en Ierland, etc. etc. etc. geschied op den 13. van Herfstmaand 1737. met Platen, in Folio.

Staatkundige Verhandelingen van de Historie der Vreede van Ryswyk, door den Heer Du Mont, 8. 4 deelen.

Verzameling van alle de Ordres in 't Campement by Oosterhout, nevens het Plan van het Campement, 8.




702441